VIE DE LA BIENHEUREUSE

MARIANNE DE JÉSUS

DE PARÉDÈS Y FLORÈS

SURNOMMÉE LE LIS DE QUITO

Vierge séculière d'Amérique

PAR LE RÉVÉREND PÈRE **BOERO**, DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS

TRADUIT DE L'ITALIEN

PAR L'ABBÉ CÉLESTE ALIX

Chapelain de Ste-Geneviève,

Prêtre séculier du Tiers-Ordre de St-Dominique.



PARIS

CHARLES DOUNIOL | LIBRAIRE | Rue de Tournon, 29

JULIEN, LANIER ET Cᵉ | LIBRAIRES | Rue de Buci, 4, f. S.-G.

1854

PRÉFACE.

L'âme sainte, dans les Cantiques, sentant en soi le joug pesant de l'amour terrestre, et désirant s'unir à son divin Époux, s'écrie : « Entraînez-moi après vous, et nous courrons ensemble à l'odeur de vos parfums ; » *Trahe me post te, et curremus ad odorem unguentorum tuorum ;* et l'Époux divin enivre l'âme de ses parfums, c'est-à-dire de sa grâce céleste. Alors l'âme est dégagée des liens qui l'enchaînaient ici-bas ; rien ne l'arrête plus, ni les richesses, ni la gloire, ni les plaisirs du monde. Les plus grandes austérités ont pour elle des joies ineffables. De là vient que les hommes qui comprennent

seulement la vie des sens s'étonnent, et ils regardent comme des actes de folie les actions d'une âme que Dieu enivre des parfums de sa grâce. Ah! s'ils connaissaient le don de Dieu, *si scires donum Dei!*... Mais aussi il arrive souvent que les exemples des saints excitent dans les âmes tièdes une sainte émulation. Un pieux docteur a dit: « Entre toutes les œuvres divines, aucune ne nous fait mieux connaître Dieu que la vie des saints. » Nous ne pouvons pas fixer, dans son ciel, la lumière du soleil, mais nous pouvons la contempler dans le lac où elle se reflète; or, l'âme d'un saint est ce lac limpide où Dieu, lumière éternelle, reluit admirablement. Puissent les mérites de la bienheureuse Marianne de Jésus, en manifestant la gloire et la miséricorde de Dieu, exciter dans le lecteur le désir de la sanctification.

AU PIEUX LECTEUR

JOSEPH BOERO

DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS.

Dans un siècle gâté et corrompu comme le nôtre, amateur passionné des plaisirs, des délices et des commodités de la vie présente, et partant ennemi de la croix de notre Seigneur Jésus-Christ et de la mortification chrétienne, la douce et gracieuse vie de la bienheureuse Marianne de Jésus que le souverain pontife vient de placer sur les autels, aura sans doute quelque peine à réussir.

Issue d'une noble famille, et riche de ces qualités que les jeunes personnes se plaisent à montrer avec ostentation, Marianne de Jésus commença dès sa plus tendre enfance à se mépriser elle-même et à regarder comme viles toutes les choses du monde, puis elle mortifia ses passions et macéra sa chair par mille inventions et pieuses ruses d'une extraordinaire pénitence.

Si les faits de sa vie n'avaient pas été juridiquement

prouvés par un nombre considérable de témoins, il serait difficile de croire et de se persuader qu'une simple fille, si jeune et si délicate, vivant au milieu du monde, ait eu le courage de prendre sur ses épaules le lourd fardeau d'une austérité dont le seul souvenir glace l'âme d'épouvante. Cependant, et c'est ce qui augmente notre admiration, elle n'avait rien à punir en elle, puisqu'elle est morte avec la pureté virginale et l'innocence immaculée de son baptême. Pour tout dire en peu de mots : Marianne de Jésus a été, à l'égard de son sexe, ce que fut dans le sien saint Louis de Gonzague, dont elle a reproduit les vertus et renouvelé les exemples. Comme lui, Marianne mourut jeune, c'est-à-dire dans la vingt-sixième année de son âge.

Le monde, qui ne connaît rien des mystères de la grâce, au lieu d'admirer et de louer une vertu si grande, la hait et la méprise, ou du moins la regarde comme une exagération du moyen âge, une chose qui n'est plus de mode et qui ne convient pas à l'élégance, à la culture charnelle de notre siècle. Il en est encore qui, faisant profession de suivre Jésus-Christ, s'étonnent et perdent courage à la vue d'une si admirable sainteté; désespérant de pouvoir arriver jamais où tant d'autres sont cependant parvenus, ils ne font aucun progrès. Cependant Dieu a ses desseins quand il nous propose des exemples si sublimes et si héroïques de sainteté! Premièrement il veut nous faire connaître la

puissance de sa grâce qui non-seulement rend possible, mais encore facile ce qu'il y a de plus contraire à la faiblesse de la nature. Secondement il veut secouer les pécheurs, les appeler à la pénitence et les conduire à l'observance des divins préceptes, en leur présentant pour modèles certaines âmes privilégiées, rendues par lui capables des plus grandes vertus, encore qu'elles ne soient pas absolument nécessaires au salut et qu'il ne les commande pas. Enfin il veut rendre plus forts et plus courageux les chrétiens fervents, pour qu'ils imitent, sinon totalement, du moins en partie, ses plus généreux serviteurs.

Tels sont les fruits que recueilleront, je l'espère, tous ceux qui liront, avec un cœur bien disposé, cette vie qui n'est qu'un abrégé de la vie écrite par l'abbé Joseph-François Clavera. J'ai eu peu de chose à changer au style, qui est d'une grande clarté et d'une simplicité touchante; j'ai ajouté seulement à la fin du livre quelques chapitres relatifs aux vertus, aux dons surnaturels, à la mort et aux miracles de la bienheureuse Marianne de Jésus.

VIE

DE LA B. MARIANNE DE JÉSUS

DE PARÉDÈS Y FLORÈS.

I

Patrie et naissance de la bienheureuse Marianne de Jésus ; sa première éducation ; signes merveilleux de sa future sainteté.

Quito, ville célèbre du nouveau monde, dans l'Amérique méridionale, est située sous un ciel si doux et si tempéré, que, loin de connaître les ardeurs d'un été brûlant ou le froid d'un hiver rigoureux, elle jouit d'un printemps continuel. Sous l'influence d'un si heureux climat, la vaste campagne de Quito est toujours couverte de verdure, de fleurs et de fruits très-abondants. On trouve aux environs de cette ville des mines d'or qui ont enrichi non-seulement le nouveau monde, mais encore l'Europe, de sorte que l'auteur de la nature semble avoir voulu rendre tout à la fois riches et heureux les habitants de cette contrée.

Les Quitésiens, et particulièrement les habitants de la ville, sont d'un caractère doux et affable, et en même temps d'un esprit vif et intelligent; ils ont du goût pour les hautes études, et c'est pourquoi Quito a toujours pu s'honorer d'un grand nombre de savants, habiles à mettre leur savoir à profit pour elle. On peut dire encore que Dieu, de qui tout bien procède, a souvent fait servir admirablement à l'opération de sa grâce le bon naturel des habitants de ce pays. Un assez grand nombre d'entre eux, en pratiquant les vertus chrétiennes, ont mérité sur la terre l'estime de ceux qui les ont connus, et ont obtenu, après eux, la vénération et les hommages des âmes fidèles à garder le souvenir des morts. De ce nombre est la bienheureuse Marianne de Jésus de Parédès y Florès, qui les a tous surpassés par l'éclat de ses vertus.

Cette jeune vierge, à cause de sa pureté angélique et d'un beau lis né en un lieu qu'elle avait arrosé de son sang, fut surnommée le lis de Quito.

Prévenue par Dieu, dès ses plus tendres années, avec une merveilleuse bénédiction, elle vécut et mourut dans une innocence extraordinaire et dans un admirable ensemble de rares vertus; et elle mérita ainsi, non-seulement dans sa patrie, mais encore dans les deux Amériques, l'estime et la vé-

nération qui s'attachent à une âme spécialement aimée de Dieu et très-avancée dans la voie de la véritable sainteté.

Voulant écrire un abrégé de la vie de cette illustre Vierge, je m'appuie sur les faits contenus dans les divers procès authentiques de sa béatification. J'ai compulsé fidèlement les pièces de ce procès; les faits y abondent, mais le cadre restreint de ce livre et la brièveté du récit ne me permettent pas de tout dire. Je signalerai donc rapidement ce qu'il y a de plus remarquable, renvoyant à l'œuvre du pieux chanoine Jean de Castille les lecteurs désireux d'être plus amplement instruits et édifiés.

Marianne de Parédès y Florès naquit à Quito, le 31e jour d'octobre de l'année de notre salut 1618. Ses parents furent le capitaine don Girolamo et Dona Marianna. A la noblesse du sang, héritage de leurs ancêtres, ces illustres époux joignaient l'exercice exemplaire de toutes les vertus chrétiennes. Leur vie était si édifiante que tous les habitants de Quito appelaient communément la demeure de don Girolamo et de dona Marianna *la maison de la prière*. Ils avaient déjà eu sept fils, fruit de bénédiction de leur saint mariage, lorsque vers le milieu de la nuit du dernier jour d'octobre, qui, cette année, tombait un samedi, vint au monde notre

Bienheureuse. Dans la nuit où l'heureuse mère souffrit les douleurs de l'enfantement, on vit distinctement dans les airs, au-dessus de la maison de don Girolamo, briller une étoile qui servait comme de base à une palme formée tout entière d'autres petites étoiles radieuses; après la naissance de l'enfant, cette palme disparut avec le groupe des étoiles, et on ne la vit plus. Ce n'est pas une chose nouvelle, dans l'histoire des saints, que Dieu ait manifesté par des signes extraordinaires combien lui était chère une naissance qui, considérée humainement, ne pouvait que paraître ordinaire et commune.

Quand on baptisa la petite fille on lui donna, pour complaire à sa mère, le nom de Marianne. Du moment où cette âme bénie fut lavée dans l'eau sainte du baptême, elle appartint si bien à Dieu, que ses confesseurs ont déclaré unanimement qu'elle n'avait jamais, je ne dis pas perdu, mais souillé d'une seule tache vénielle la belle robe de l'innocence première.

La mère voulut allaiter elle-même son enfant; mais en l'approchant du sein maternel, grand fut son étonnement de voir la petite fille, nullement inquiète d'ailleurs, comme le sont quelquefois les enfants nouveau-nés, refuser obstinément de prendre la mamelle. Ainsi la petite Marianne jeûna le

premier jour, et seulement vers le soir elle prit le lait une seule fois, et ne voulut plus en goûter ensuite jusque vers le milieu du jour suivant. La mère, pleine de sollicitude, fit tout ce qu'elle put pour que l'enfant prît quelque nourriture, mais elle ne put obtenir que la petite fille prît le lait plus de deux fois par jour, la première à midi, la seconde vers l'heure de minuit. On remarqua encore que le lundi, le mercredi et le vendredi de chaque semaine, Marianne ne prenait le lait qu'une fois, vers l'heure de midi, et qu'on ne pouvait la forcer à en prendre une seule goutte tout le reste du jour.

Tous remarquèrent avec admiration que cette abstinence extraordinaire dans une créature si faible encore, n'était pas un effet du dégoût pour la nourriture, mais une œuvre mystérieuse de cette main toute-puissante qui préparait Marianne à une grande sainteté.

La modestie, que Marianne pratiqua jusqu'à la fin de ses jours, ne fut pas moins admirée de tous ceux qui connurent cette âme si belle et si pure. Je lis dans les procès que, si par hasard la petite fille était portée hors de la maison, il fallait nécessairement lui voiler le visage, parce que Marianne fondait en larmes à se trouver avec la face découverte, et le seul

moyen de l'apaiser c'était de la couvrir d'un voile. On raconte qu'étant âgée seulement de deux à trois ans, et sortant de sa maison, accompagnée de sa famille, elle rencontra un jour le docteur don Martin de la Pegna. Celui-ci, comme ami, s'arrêta pour causer avec les parents de l'enfant; et comme on a coutume de le faire avec les enfants de cet âge, il prit dans ses bras la petite Marie, et tout en lui faisant fête, il voulut lui donner un baiser; mais la petite donna des signes très-manifestes d'un modeste ressentiment contre cette liberté, qui était d'ailleurs innocente; elle se mit à pleurer et à se protéger avec ses petites mains, si bien que le docteur don Martin fut obligé de la rendre à qui de droit, sans pouvoir la baiser; et dès ce moment il commença lui-même à la vénérer comme une sainte. Ce sont là les moyens de conserver la pureté, disait-elle ensuite.

La joie apportée à la maison par la naissance de cette petite fille, que Dieu distingua par tant de signes éclatants, fut en partie troublée par la mort de don Girolamo; peu après la naissance de Marianne il passa dans l'autre vie, pour recevoir de Dieu, comme nous devons l'espérer, le prix de ses nombreuses et singulières vertus. La mère de Marianne, restée veuve, songea à passer quelque

temps hors de la ville de Quito; et pour trouver un peu de calme et de soulagement, elle résolut d'habiter une de ses maisons de campagne. La mère veuve voulut emmener avec elle la petite Marianne; et montée sur une mule, elle portait dans ses bras la petite fille, comme si elle craignait de confier à autrui un gage si cher à son cœur. Or il fallait traverser un torrent qui se trouvait alors extraordinairement enflé. La pieuse dame, arrivée sur la rive, n'osait pas d'abord entrer dans cette eau si rapide; mais encouragée par ses domestiques qui la guidaient, elle pousse sa mule et entre dans l'eau. A peine la mule a-t-elle fait quelques pas en avant qu'elle heurte une pierre entraînée par le courant, et fléchissant aussitôt les jambes de devant, elle déconcerte tellement la mère que celle-ci laisse tomber l'enfant. La petite fille eût péri inévitablement dans les flots, si Dieu ne l'avait sauvée par un miracle évident. La petite Marianne, tombée dans le torrent, resta debout, à la vue de tous, sur les eaux qui la soutenaient sans l'entraîner, si bien que le majordome de la dame eut le temps d'entrer de nouveau dans l'eau, de saisir l'enfant et de la déposer sur l'autre rive; mais là se manifesta un nouveau prodige : ni les vêtements, ni même les souliers de la petite créature n'avaient été mouillés.

C'est ainsi qu'au milieu de nombreux miracles et sous la protection spéciale de Dieu, croissait Marianne, très-aimée de sa mère et admirée de tous ceux qui la connaissaient.

Étrangère aux amusements frivoles du premier âge, pleine d'une angélique modestie et portée uniquement aux exercices de la piété, Marianne montrait une douceur et une obéissance admirables, et chaque jour elle se rendait, par sa sainteté, plus respectable aux hommes et plus chère à Dieu, qui met ses délices dans le cœur de l'innocence.

La bonne mère ne savait pas tenir loin d'elle la chère petite enfant, c'est pourquoi un jour Marianne, en dormant dans le lit de sa mère, s'éveilla et s'aperçut que l'exemplaire dame, se tenant à genoux, faisait l'oraison, avec les bras ouverts en forme de croix; il suffit à l'enfant de voir ce saint exemple pour qu'elle le suivît promptement. Elle s'agenouilla donc aussitôt sur son lit, et, étendant ses petits bras, elle se mit à faire l'oraison. Il y eut alors un aimable et tendre combat entre la mère, qui ne voulait pas que la petite Marianne s'imposât cette souffrance, et la petite fille qui désirait suivre un si bel exemple; et quelque raison que la prudente dame donnât pour persuader l'enfant et l'engager à dormir, plus éloquente et plus ingé-

nieuse fut la pieuse Marianne pour gagner sa cause. Elle obtint donc finalement la permission de faire l'oraison, les bras en croix, avec sa dévote mère, offrant ainsi l'une et l'autre aux yeux des anges un spectacle admirable de dévotion et de piété.

Marianne ne jouit pas longtemps des bons exemples de sa vertueuse mère. Après être restée quelque temps à la campagne, pour se consoler un peu de la perte de son époux, la pieuse veuve fut appelée de Dieu pour recevoir le prix de sa conduite chrétienne. Toutefois Marianne ne resta pas privée de l'assistance dont elle avait besoin pour être élevée saintement, car sa sœur ainée, dona Girolama de Parédès, mariée au capitaine *don Cosimo de Casso*, se chargea du soin de la petite orpheline et la garda chez elle, pour l'élever avec ses propres filles, lesquelles étaient au nombre de trois, savoir : dona Maria, dona Giovanna, dona Sebastiana, toutes déjà grandelettes. Sous la tutelle de dona Girolama sa sœur, croissait Marianne, en compagnie de ses trois nièces qui lui étaient un peu supérieures en âge, mais très-semblables à elle par l'innocence et la piété ; car dona Girolama et son époux don Cosimo vivaient d'une manière édifiante, et élevaient très-bien leur famille dans la crainte du Seigneur et dans l'observance des divins comman-

dements. Bientôt Marianne, grâce à cet esprit merveilleux qui la guidait intérieurement, sut se concilier le respect et l'affection de ses trois nièces ses compagnes, et elle devint pour elles comme un modèle et un guide dans la pratique de toute vertu supérieure à un âge si tendre. Aussi chacun admirait la modestie, la dévotion, l'obéissance et le recueillement de ces quatre petites filles. Un jour, soit par la malice du démon, qui souffrait avec peine de voir une si haute vertu dans un âge si tendre, soit par un de ces accidents si fréquents dans notre vie mortelle, Marianne était morte, si le Seigneur, avec sa main invisible, n'était accouru à son secours.

Don Cosimo avait fait exhausser une partie de sa maison ; déjà le bâtiment était terminé et on s'occupait à le couvrir. Or Marianne était montée avec ses nièces, s'amusant innocemment et regardant faire ce travail ; tout à coup, soit que l'enfant se fût avancée plus qu'elle ne devait, soit qu'elle eût été heurtée, on ne sait comment, par une de ses petites compagnes, elle tomba du toit de la maison sur la chaux et les pierres qui étaient amoncelées au pied de la muraille. Aux cris d'effroi et de pitié des ouvriers témoins de cette chute épouvantable, accourut don Cosimo, exhalant en plaintes et en

larmes sa vive douleur, car il croyait bien trouver brisée et morte sa chère petite Marianne. Mais, je le crois, Marianne était tombée portée dans les bras des anges, car riante et joyeuse, comme si rien n'était arrivé, elle courut elle-même au-devant de son beau-frère, et retourna avec lui pour consoler ses compagnes, qui furent aussi étonnées de la voir sans blessure qu'elles avaient été effrayées en la voyant tomber sans humaine espérance.

Dans une autre occasion, Dieu lui sauva encore la vie par un miracle, et il voulut l'honorer en outre du don d'une vive lumière, par laquelle elle prévoyait toujours le péril prochain qui menaçait elle et ses compagnes.

Dieu, toujours admirable dans ses saints, fut loué par tous ceux qui connurent le miraculeux événement, et plusieurs se confirmèrent dans la pensée qu'ils avaient déjà conçue, que le Seigneur avait choisi particulièrement Marianne pour verser dans son âme les trésors de ses grâces.

II

Premières ferveurs de dévotion dans la sainte petite fille.

A mesure que Marianne croissait en âge, la lumière de la raison brillait plus pure en elle. A peine fut-elle entrée dans sa sixième année, que sa sœur dona Girolama et son beau-frère don Cosimo lui donnèrent des maîtres capables de l'instruire selon sa noble condition. Avec ses trois nièces, Marianne s'appliqua à l'étude, et comme elle avait l'intelligence vive et prompte et qu'elle réussissait en tout, bientôt elle laissa en arrière ses jeunes compagnes. Elle apprit à lire, à écrire, à jouer de différents instruments et à chanter avec grâce, mais seulement de saints cantiques, soulageant ainsi délicieusement son cœur avec le souverain Bien que la petite fille commençait à mieux connaître et à aimer plus tendrement. Cet innocent plaisir d'un chant pieux aidait Marianne à s'unir à Dieu par l'amour, plus qu'il ne servait à la distraire. Durant

les années plus mûres de sa vie, il se trouvait, dans l'admirable distribution qu'elle avait faite des heures de la journée, un temps consacré au chant des cantiques ; deux témoins ont déposé que plusieurs fois Marianne, dans son chant, fut accompagnée d'une manière sensible par les anges, et que souvent, tandis que la servante de Dieu était occupée à quelque ouvrage de main pour les pauvres, on vit voltiger sur sa fenêtre de charmants petits oiseaux qui, chantant avec elle et louant à leur manière leur commun Créateur, donnaient à la petite fille une douce récréation et l'aidaient à penser à Dieu, quel que fût son travail.

Quand elle avait accompli la tâche imposée par ses maîtres, au lieu de perdre dans des amusements puérils, comme la plupart des enfants, le temps qui lui restait, elle l'employait saintement à rassembler ses nièces et les autres petites filles du voisinage, et avec elles, elle récitait à deux chœurs le saint rosaire de la très-sainte Vierge, et chantait les litanies. Elle employait le reste de ses loisirs à orner avec soin son petit autel, sur lequel elle avait placé une sainte image de la reine du ciel, que Marianne honorait comme la dame et la mère la plus tendre des enfants de son âge.

C'est surtout le dimanche et les autres jours de

fête que brillait son ardente piété ; elle s'était pourvue d'une image en relief du très-saint enfant Jésus notre Seigneur, pour laquelle Marianne avait la plus grande dévotion. Elle l'exposait sur son petit autel avec autant de pompe et de solennité qu'il lui était possible. S'il arrivait par hasard qu'elle reçût en don quelque fruit ou quelque friandise, elle en parait avec bonheur son petit autel, mortifiant ainsi généreusement son appétit d'enfant ; et après avoir ingénieusement différé de paraître, afin de dissimuler le jeûne, qu'elle observait déjà, elle revenait toute joyeuse disant qu'aucun autel n'était aussi joli et aussi paré que le sien.

La piété tendre et naïve de Marianne se montrait admirable, principalement dans les fêtes de Notre-Seigneur et de la très-sainte Vierge ; elle commençait l'illumination et la fête des premières vêpres, continuait avec grande pompe, le matin du jour suivant, et, après le diner, elle faisait avec ses compagnes une procession dans laquelle étaient promenées, au chant des louanges spirituelles, les deux statuettes du saint enfant Jésus et de sa très-sainte mère.

Ceux qui voudraient voir ici seulement cette inclination naturelle, que généralement ont les enfants à imiter ce qu'ils voient faire, et spéciale-

ment dans les fonctions ecclésiastiques, pourraient croire que ces exercices commandés par la piété furent dans Marianne un effet naturel de son âge, et un fruit de l'excellente éducation qu'elle avait reçue de ses parents. Mais le fait qui suit, et qui a été attesté par de nombreux témoins, prouve clairement que la dévotion de la tendre enfant avait des principes plus solides, et c'est pourquoi elle était déjà très-agréable à Dieu. Marianne avait fait de pompeux préparatifs pour solenniser d'une manière toute particulière une des principales fêtes de la très-sainte Vierge. Donc, à la procession qu'elle avait coutume de faire dans l'après-dîner, outre les enfants qui y assistaient habituellement, étaient venues ce jour-là des dames parentes ou amies de la maison Parédès, toutes attirées par la piété angélique de Marianne. Celle-ci, pour rendre plus ornée la statuette qui devait être portée à la procession, l'avait couverte d'un très-beau voile de soie couleur de rose. Tandis que la procession se déployait et se mettait en marche dans la maison, Marianne, toujours en mouvement, courait çà et là pour tout disposer avec ordre.

Malheureusement une des bougies allumées, ayant fléchi sur l'autel, mit feu au voile qui couvrait la statuette. A la vue de la flamme, tous les

assistants poussent un cri, Marianne accourt, et, avec une hardiesse au-dessus de son âge, elle porte la main sur le voile ardent, l'enlève avec vivacité de dessus la statuette, et le déploie pour en voir le dommage; or, on vit avec étonnement le voile parfaitement intact. Dieu montrait par un si grand prodige combien lui étaient agréables les naïfs hommages de cette âme innocente et pure, en qui, dès lors, il mettait ses délices.

Parmi tous les divertissements de son admirable enfance, la servante de Dieu n'en trouvait pas de plus doux, de plus chers à son cœur que ceux où son amour pour Jésus trouvait le plus d'aliment; et plusieurs de ses innocents plaisirs pourraient être appelés plutôt de saintes ruses pour cacher aux yeux d'autrui ses pénitences extraordinaires, pénitences qu'elle commença dans l'âge le plus tendre, continua depuis et augmenta jusqu'à son dernier soupir.

Une dame de ses parentes la mena un jour entendre une oraison funèbre, prononcée aux funérailles d'une servante de Dieu, religieuse de la Conception; la dame, au récit des sublimes vertus de la défunte, dit avec un sentiment d'admiration : *Oh! qui pourrait imiter cette servante de Dieu!* Marianne, avec une maturité au-dessus de son âge, répondit aussitôt : *L'amour peut tout, avec l'aide de*

Dieu. En effet, elle en donna la preuve dans toutes les œuvres de sa vie admirable. Par la seule force de l'amour, assistée par une grâce spéciale qui l'encourage, Marianne peut commencer bien jeune encore les plus rudes pénitences, les continuer depuis et les augmenter à mesure, comme nous le dirons en son lieu. La jeune fille appendait quelques croix dans les diverses parties de la maison, puis elle invitait ses nièces et ses compagnes à faire avec elle le chemin de la croix; en attendant, elle mettait des pois secs dans ses petits souliers, et elle chargeait sur ses épaules une croix de bois, afin de parcourir ainsi une véritable voie de douleur. Soit que ses pieds fussent meurtris, soit qu'elle fût accablée sous le fardeau de la croix, la pauvre enfant tombait souvent avec le danger de se blesser, victime d'une ferveur plus avide de souffrir que réglée avec prudence.

Pour tous les vendredis de l'année et pour la semaine sainte, elle imagina une autre espèce de mortification que le seul désir de souffrir pouvait lui inspirer. Elle se pourvut de cinq pierres d'une grosseur suffisante, et dans le plancher, au pied du petit autel qui était dans sa chambre, elle creusa une croix où elle plaça les pierres déjà dites, mais disposées de telle manière que les pointes inégales

s'élevaient au-dessus du niveau du plancher; puis elle entoura d'un cadre d'herbes épineuses la croix que formaient les pierres, elle se faisait ainsi un lit de douleur, la nuit du vendredi, et elle priait auparavant ses compagnes de la recommander à son divin époux, sur le sein de qui elle se couchait pour dormir, les bras étendus en croix, et ayant pour coussin un morceau de bois sous sa tête. Si, vaincue à la fois par la douleur et par le sommeil, elle sortait un peu de sa couche de pierres, encore qu'elle ne tombât que sur un lit d'épines, elle s'accusait de tiédeur ; lorsqu'elle s'éveillait le matin, ses compagnes la levaient souvent à bras de ce long martyre. Mais si les forces de son corps étaient épuisées, son âme était pleine d'une vigueur nouvelle pour souffrir.

Pour que, grâce à l'influence d'un air pur et d'un site agréable, la jeune fille recouvrât sa force et sa santé épuisées par de nombreuses mortifications, dona Girolama l'avait conduite avec elle dans une *villa* située à cinq lieues de Quito. Marianne, profitant d'un moment où personne ne la voyait, eut le courage de sortir de la maison de campagne et d'entrer dans une forêt qui se trouvait à peu de distance. Dona Girolama s'aperçut bientôt de l'absence de sa chère petite sœur, et, dans la crainte de quelque

accident, tous se mirent aussitôt à la recherche de l'enfant. Dieu seul pouvait inspirer à je ne sais quel domestique de pénétrer dans la forêt, et là précisément fut retrouvée à genoux, au pied d'un arbre, Marianne qui se flagellait avec un petit faisceau d'épines, au point que le sang ruisselait sur ses épaules nues.

Les faveurs faites à Marianne dans ce bois et les très-doux attraits avec lesquels l'amour divin, en l'appelant dans cette solitude, parlait à son cœur, furent sans doute extraordinaires, car ni l'horreur naturelle de la forêt, ni la crainte des bêtes sauvages communes dans ces lieux, ni les prières des siens, ne purent empêcher la jeune fille de s'y retirer souvent. C'est lorsque la famille se livrait à quelqu'un de ces honnêtes plaisirs qu'offre la campagne, que la tendre enfant se renfermait durant deux ou trois jours dans une chambre obscure, ou courait dans sa chère solitude, pour soulager les mystérieuses tendresses de son cœur, et ensanglanter avec des épines son corps virginal. La servante de Dieu, de retour à Quito, reçut ordre de sa sœur dona Girolama de conduire de temps en temps ses jeunes compagnes dans le jardin de la maison. Or la prudente dame songeait moins à donner ainsi une honnête et légitime récréation à ses

filles qu'à obliger Marianne à interrompre cette vie intérieure qui faisait les délices de son âme.

Toutefois Marianne accepta avec un très-grand plaisir ce commandement, pensant qu'elle pourrait retrouver dans le jardin sa solitude regrettée et les très-doux fruits de l'esprit dans le recueillement éprouvé. La petite fille descendait donc dans le jardin domestique, à l'heure assignée, et lorsque ses nièces et les autres petites compagnes, distraites par leurs jeux enfantins, ne faisaient plus attention à elle, elle se retirait dans le coin le plus solitaire et le plus caché du jardin, et là, prenant pour sujet de ses méditations la variété des herbes et des fleurs et le chant des oiseaux, elle se plongeait facilement dans une contemplation suave et profonde des beautés et de l'amabilité du Créateur.

Comme Marianne, dans cet âge si tendre, n'avait pas encore un confesseur qui réglât son esprit et fût informé de ce qui se passait dans l'intérieur de cette âme bienheureuse, nous sommes privés d'enregistrer dans cet abrégé les plus belles choses de sa vie; mais par le peu qu'il a plu à Dieu pour sa gloire de nous faire connaître, nous pouvons induire ce que la tradition n'a pu nous apprendre.

Dans ces méditations, Marianne s'enflammait souvent d'un si grand amour, que le feu intérieur qui

la consumait, ne pouvant être réglé et contenu, ses compagnes l'entendirent pousser des soupirs ardents et la virent noyée de douces larmes. On la vit même se découvrir la poitrine avec inquiétude, cherchant la fraîcheur de l'air, dans le transport de son brûlant amour, et peu après, pour rassasier son vif désir de se rendre semblable à son Amour maltraité par elle, elle cueillait des orties, avec lesquelles elle se frappait la poitrine découverte, et comme languissante d'amour, hors d'elle-même, elle s'écriait dans l'excès de sa charité : *O côté droit de mon époux bien-aimé ! plaies sacrées de mon Jésus crucifié !* la poitrine meurtrie et enflée par la piqûre des orties, mais l'âme tout inondée de joie, cette innocente créature restait ravie en extase et comme morte à tout ce qui se passait autour d'elle, et c'est ainsi que ses compagnes ont eu connaissance de ces faits, et quoique jeunes encore, elles purent comprendre alors pourquoi Marianne descendait avec joie et empressement dans le jardin de la maison.

III

Ses progrès merveilleux dans la piété. Elle se prépare à sa première communion.

Marianne entrait déjà dans la septième année de son âge, et connaissant de mieux en mieux le prix du temps, elle regardait comme perdus les moments qu'elle ne passait pas dans l'exercice actuel de quelque vertu, ou dans une étroite communication avec Dieu. Elle se fit donc un règlement pour la journée; outre le temps qu'elle devait employer dans la méditation des choses célestes, elle avait consacré une partie du jour à des dévotions particulières en l'honneur de quelques saints, et spécialement de la très-sainte Vierge, à qui elle avait toujours porté l'amour le plus tendre. Premièrement à force d'amour et de respect pour la très-sainte Trinité, elle s'était élevée dans l'oraison par la grâce du Saint-Esprit, à l'intelligence de ce profond mystère. Elle avait une grande dévotion à saint Joseph époux de Marie, à saint Joachim et à

sainte Anne, les bienheureux parents de la très-sainte Vierge, à l'Archange saint Michel et à son Ange gardien, et encore à saint Dominique, saint Françoise d'Assise, saint Ignace de Loyola, saint François de Sales, sainte Térèse, sainte Ursule, sainte Gertrude et sainte Catherine de Sienne; tels sont les saints qu'elle s'était proposé spécialement d'imiter dans la pratique des vertus; mais son amour le plus tendre fut toujours, avec raison, pour la très-sainte Vierge, qui la payait d'une protection toute particulière et d'une insigne faveur, que l'immaculée mère de Dieu manifesta, tantôt en lui rendant intact un voile atteint par la flamme, tantôt en la guérissant instantanément d'une ophtalmie ou d'une grave maladie. Les premières paroles que la petite enfant, encore à la mamelle, apprit à prononcer furent *Ave Maria;* dès qu'elle eut la raison, qui fut très-précoce en elle, elle commença à réciter le rosaire de la Vierge, en en méditant les mystères, et elle ne laissa passer aucun jour sans payer à Marie ce tribut de respect, en rassemblant les domestiques pour le réciter ensemble. Elle disait le pur office de la Vierge, en observant fidèlement le règlement et l'ordre des heures, sans jamais l'altérer. A toutes les fêtes de cette reine du ciel, elle se préparait par un plus exact exercice de vertu et un

accroissement de pénitence; et puis dans le jour de la solennité, avec la permission de son beau-frère et du directeur, elle distribuait aux pauvres de plus abondantes aumônes. Elle semblait ne pouvoir se détacher de l'autel de l'église qu'elle fréquentait, dédiée à Notre-Dame-de-Lorette, et elle demanda qu'en quelque lieu qu'elle mourût, ses parents la fissent ensevelir près de cet autel. *Ma Reine, ma Souveraine, ma Mère, Vierge des Vierges*, tels étaient les titres, et autres semblables dictés par son tendre amour, avec lesquels elle parlait de la très-sainte Vierge Marie; et les grâces que Marianne savait être désirées pour le bien des âmes, elle les obtenait toutes en apportant les demandes devant ledit autel.

En apprenant par les domestiques, quoique secrètement, que des grâces étaient accordées à Marianne par la sainte Vierge, et d'ailleurs en la voyant croître et se fortifier chaque jour dans l'exercice des vertus les plus parfaites, dona Girolama pensa que sa petite sœur, bien qu'elle n'eût pas encore atteint sa huitième année, pourrait être capable de s'approcher des sacrements avec les meilleures dispositions, et particulièrement de la très-sainte communion. Donc, pour ne pas priver cette âme, si bien disposée, des avantages que devait

lui apporter Jésus dans le sacrement de l'Eucharistie, dona Girolama la fit examiner pour voir si elle comprenait ce que les fidèles adoraient dans la sainte Eucharistie, et les merveilleuses réponses de la petite fille révélèrent non-seulement qu'elle était parfaitement instruite de ce qu'il convient de savoir pour s'approcher dignement de la table eucharistique, mais encore que Marianne, dans le secret de son âme, se consumait du désir de recevoir le pain des anges; il fut donc résolu qu'à tel jour solennel, qui était prochain, elle se confesserait et ferait la communion.

A cet avis, la tendre Marianne fut intérieurement remplie d'une sainte allégresse; et lorsqu'elle vit approcher le jour où elle allait recevoir, dans le sacrement de l'Eucharistie, son Seigneur, divin objet de son amour, son cœur fut plus recueilli et sa prière plus ardente; et avec des soupirs fréquents et des transports jaculatoires, elle priait son divin Epoux de vouloir bien sanctifier et visiter son âme sous les espèces sacramentelles; et avec une rigueur extraordinaire elle mortifiait son corps pour se préparer à la communion. Le matin du jour si désiré, la jeune servante de Dieu fut conduite par sa sœur dona Girolama à l'église des Pères de la compagnie de Jésus, et confiée à un de ces religieux pour qu'il

la confessât. Le Père, ayant minutieusement examiné Marianne, resta tout émerveillé de voir, dans un âge si tendre, une si haute intelligence des divins mystères, accompagnée d'un si extraordinaire désir de se sanctifier. Il fut si édifié des dispositions singulières de la petite fille, qu'il accusa presque la négligence de dona Girolama, pour avoir jusqu'à ce jour privé cette âme innocente et pure de la grâce du Sacrement, et du pain des Anges qui fait croître en vertu et en sainteté.

Marianne communia avec un sentiment et une modestie qui ne pouvaient pas être ordinaires dans une petite fille si innocente et si prévenue de Dieu; mais quelle fut l'effusion de son cœur à remercier son céleste époux qui avait daigné venir la visiter? de quelle plénitude de consolation et de grâce son âme fut-elle inondée alors? nous l'ignorons, car trop jeune encore, elle n'était pas habituée à rendre compte de son intérieur et à dire à un confesseur ce qui, à cette heure, s'était passé dans son âme entre Jésus et elle. Seulement nous avons appris qu'après avoir longuement rendu grâces, elle revint à la maison, et appelant ses nièces, qui n'avaient pu, à cause de leur âge si tendre, être ses compagnes à la table sainte, elle leur dit, avec une expression céleste, de vénérer désormais sa langue

et son âme qui avaient été sanctifiées en cette matinée par le contact de Jésus son époux immaculé.

Sa première communion ainsi faite, Marianne resta si enflammée d'un saint amour pour son Bien céleste, que désormais elle n'eut plus d'autre pensée que celle de lui plaire en toute chose. Son esprit était toujours tourné vers la sainte hostie; mais à cause de son jeune âge, il lui était permis de s'approcher de la sainte table seulement le dimanche et les autres jours de fête. Elle voulut désormais s'appeler *Marianne de Jésus*, à qui elle s'offrit irrévocablement en faisant vœu perpétuel de chasteté.

IV

Elle fait vœu de perpétuelle chasteté; enflammée du désir du martyre, elle se dispose à aller dans le pays des infidèles, puis à vivre dans la solitude.

La vie des justes, selon l'expression du Sage, dans le livre des Proverbes, est semblable au soleil, qui verse d'autant plus de lumière qu'il s'élève davantage dans le ciel, et qui s'élève jusqu'à ce que le jour soit parfait. Cela peut se dire en toute vérité de la bienheureuse Marianne de Jésus. A mesure qu'elle croissait en âge, elle croissait en vertu, jusqu'à ce qu'elle fût arrivée à cette héroïque perfection que nous allons exposer dans ces pages.

La jeune fille, attirée par la beauté de la pureté virginale, vers l'âge de sept à huit ans, comme il a été dit, fit vœu de vivre toujours chaste et de n'avoir d'autre époux que Jésus immaculé. Elle fut admise, comme nous l'avons dit également, à jouir des sacrements, et il lui fut permis de s'approcher de la sainte table. Merveilleux étaient

les sentiments excités en elle par le divin Amour qui ne trouvait dans cette âme innocente aucun obstacle à son œuvre intérieure. Elle fut toujours parfaitement détachée de toutes les vanités de la terre, et toujours elle sentait s'éveiller davantage en son âme un véritable dégoût pour tout ce qui ne l'aidait pas à imiter de plus près le dépouillement et la nudité de son Bien-Aimé mort sur la croix pour elle. Facilement portée par la mansuétude de son caractère à se soumettre à quiconque avait autorité sur elle, elle apprit dans la confession à mieux apprécier encore le mérite de l'obéissance, et peu à peu elle sentit naître dans son esprit un désir nouveau de sacrifier sa volonté à son Epoux.

Elle était donc dans sa dixième année, lorsque, sans que personne lui en donnât le conseil, mais mue uniquement par la voix de son Seigneur qui l'invitait intérieurement à faire un holocauste plus parfait, elle s'offrit à Dieu par trois vœux qui contiennent toute la perfection des conseils évangéliques; au vœu de chasteté fait auparavant, elle ajouta les vœux de pauvreté et d'obéissance, non solennels, mais simples comme le premier; ces vœux furent observés par elle si exactement, qu'au témoignage de ses confesseurs, elle ne commit

jamais volontairement un seul péché véniel, tant a de pouvoir une âme qui est aidée de la grâce de Dieu.

Ainsi vivait la servante de Dieu, croissant en âge et en vertu, lorsque, par cette heureuse flamme de l'amour divin qui consumait son cœur, elle sentit se réveiller en elle le désir le plus vif de procurer le salut des autres, afin qu'aucune âme ne se perdît éternellement, mais que toutes jouissent du fruit de la rédemption.

Ce zèle de Marianne venait de ce qu'elle avait entendu parler des missions du Japon, de la Corée et des autres parties des Indes Orientales et des Indes Occidentales; et la pauvre enfant était singulièrement affligée que tant de peuples infidèles se perdissent éternellement faute d'âmes dévouées qui leur fissent connaître l'Evangile; car les missionnaires qui se fatiguaient dans ces contrées, ne pouvaient pas porter partout la parole de Dieu; il lui semblait, dans sa ferveur, que cétait sa faute si tant d'hommes restaient dans les ténèbres de l'infidélité, et elle ne croyait pas pouvoir s'excuser sur la faiblesse de son sexe et de son âge; elle se reprochait donc sa lenteur, et elle allait répétant dans son âme : *Puis-je rester sourde à la voix de mon divin Epoux qui m'appelle au pays des infidèles?* Ce

désir s'enflamma davantage encore dans le cœur de Marianne aux fêtes qui eurent lieu dans l'église de la Compagnie de Quito, pour la canonisation des trois saints jésuites, martyrs du Japon, Paul Miki, Jean Goto et Jacques Kisai. Les panégyriques prononcés dans ces fêtes, le récit des peines et des souffrances de ces saints martyrs l'émurent à un tel point que, ne pouvant plus contenir son zèle, elle résolut d'exécuter sa sublime résolution. Elle prit donc à part ses deux nièces dona Girolama et dona Sébastienne de Casso, et une autre jeune fille, sa confidente et son amie, dona Scolastique; et comme pressée par une passion divine à laquelle il lui était impossible de résister, elle leur fit connaître en ces termes son intime douleur et son ardent désir : *Mon tendre amour pour Jésus mon époux ne me permet pas de souffrir plus longtemps la perte de tant d'âmes entièrement abandonnées. Il me semble que c'est ma faute si l'enfer est peuplé de tant de malheureux; si j'avais triomphé plus tôt de toute considération humaine, peut-être quelques âmes de moins seraient tombées dans l'éternelle perdition. Je comprends que je serai accusée de folie par le monde pour avoir pris un tel parti, mais il me suffit de plaire à Jésus qui m'appelle et me dit au fond de mon âme de faire ce sacrifice;* puis remerciant tendre-

ment ses nièces et leur digne compagne, elle leur dit qu'elle avait voulu leur faire connaître le vrai motif de la fuite méditée par elle, mais qu'elle les priait en même temps de ne révéler à personne son projet, avant qu'elle l'eût mis à exécution.

Il est facile d'imaginer quel trouble de tendresse excitèrent dans leurs cœurs ces paroles de Marianne. Ces tendres jeunes filles fondaient en larmes et ne pouvaient se consoler; elles étaient agitées d'un côté par la crainte puérile de perdre leur commune maîtresse de toute belle vertu, et de l'autre par une sainte jalousie de la voir partir pour prêcher aux infidèles, tandis qu'elles resteraient à la maison, (comme si Marianne pouvait de fait accomplir ce sacrifice, et comme si Dieu exigeait d'elle autre chose qu'un acte de bonne volonté, comme il fit autrefois d'Abraham)! puis, avec des sanglots elles protestèrent toutes que, puisque Marianne avait bien voulu leur faire part de sa sainte entreprise, elles ne la laisseraient point seule porter la foi aux peuples infidèles, qu'elles ne craignaient pas les dangers et que la mort même ne saurait les effrayer, si Marianne ne refusait pas de les prendre pour compagnes.

Qui pourrait sans une vive émotion entendre une conversation semblable entre quatre petites filles?

et qui, en lisant ce simple récit, n'adorerait pas les profondes dispositions de Dieu qui inspire aux âmes les plus aimées de lui l'offrande d'un sacrifice que la sagesse humaine ne sait ni ne peut approuver?

Il fut enfin décidé que toutes ensemble partiraient secrètement avec Marianne, laquelle, très-contente d'avoir trouvé ces trois compagnes pour convertir les infidèles, résolut avec elles de partir cette nuit même.

Elles se promirent donc, d'un air bien résolu, de faire un petit paquet de linge, et mirent ensemble un peu de biscuit, pensant que c'était assez pour la fuite concertée. Il leur restait à s'emparer des clefs pour ouvrir les portes, tandis que les gens de la maison dormiraient d'un profond sommeil; et Marianne pensait que c'était là le point le plus difficile de l'affaire. Tous les préparatifs du départ étant ainsi faits, les jeunes filles, pour mieux cacher leur dessein, allèrent se mettre au lit, et il fut convenu que Marianne les éveillerait à une certaine heure de la nuit. Mais Dieu qui, dans un acte si supérieur à tant de titres aux forces de la jeune fille, voulait seulement la bonne volonté, fit que Marianne qui s'éveillait toujours un peu après minuit pour faire l'oraison, dormit profondément cette nuit-là jusqu'à une heure avancée du matin;

ce qui donna occasion à ceux qui en avaient la garde de chercher les clefs de la maison; Marianne, obligée de les rendre, ne put donner son projet pour prétexte. Ses compagnes, selon la coutume des enfants de cet âge, mises en crainte par le mouvement des domestiques, et forcées de se justifier elles-mêmes, révélèrent le secret de la fuite méditée par la servante de Dieu. Autant furent édifiées de ce fait tous ceux qui l'apprirent, autant Marianne resta troublée et confuse de ce qu'il était connu.

Marianne, voyant qu'il lui était impossible de porter, comme elle l'avait désiré, la lumière de l'Évangile aux infidèles, ne pensa plus qu'à se retirer entièrement du monde et à se cacher dans la solitude pour passer librement ses jours dans la pénitence et la contemplation.

Non loin de la ville de Quito s'élève le Picincia, montagne très-haute et très-escarpée, au sommet de laquelle s'ouvre le cratère d'un volcan. Les habitants de Quito, pour se protéger contre les menaces de ce gouffre de feu, avaient eu recours à la très-sainte vierge Marie, en plaçant sa statue sur le penchant de la montagne, et ils dormaient tranquilles sous la protection de la sainte image.

Marianne apprit que cette statue de la très-sainte

Vierge, tenue autrefois en très-grande vénération par ses concitoyens, était à présent oubliée de tous, et que nul ne songeait à la visiter pour lui rendre hommage, et à garder la petite chapelle où la sainte image était placée. La pieuse enfant ressentit une vive douleur de cet oubli qui lui semblait une coupable ingratitude; mais en même temps elle se réjouit, car le ciel semblait lui offrir une occasion favorable de satisfaire tout à la fois sa dévotion envers la très-sainte Vierge et le désir qu'elle avait de vivre dans la solitude. Elle résolut donc de passer sa vie dans cette sainte retraite. La servante de Dieu proposa encore ce nouveau dessein à ses chères compagnes, et toutes l'approuvèrent sans aucune difficulté. Les quatre jeunes filles convinrent donc de ne pas repousser ce qui leur semblait être une inspiration du ciel, et, pour exécuter le projet, voici le moyen qu'elles imaginèrent : pour ne pas être reconnues de leurs concitoyens, si jamais par hasard quelqu'un d'entre eux gravissait le mont Picincia, qui est voisin de Quito; elles résolurent de se tailler le visage avec des morceaux de verre, et d'introduire dans les entailles de la poussière de charbon, se défigurant de manière à se rendre méconnaissables.

Quant au vêtement, il fut résolu qu'elles se le procureraient facilement, en se contentant d'aller

vêtues comme il convient à ceux qui veulent mener une vie pauvre, humble et pénitente dans un ermitage. Quant au manger, il fut décidé qu'à tel jour de chaque semaine une d'elles descendrait dans la ville pour mendier de porte en porte un peu de pain *pour les pauvres servantes de Marie*, car tel était le nom qu'elles voulaient se donner. Il ne leur restait donc plus qu'à partir avec prudence, pour n'être pas retenues; mais ne se confiant plus à la nuit qui déjà les avait trompées avec le sommeil inopportun de Marianne, elles attendirent de jour en jour un moment favorable pour sortir de la maison sans être vues.

Dona Girolama eut besoin elle-même de sortir, je ne sais pour quel motif, et les jeunes filles apprirent qu'elle serait quelque temps absente. Jugeant qu'il fallait saisir cette occasion, elles firent comme elles purent un petit paquet, et couvertes de vêtements pauvres et rapetassés, elles s'acheminèrent tranquillement vers le lieu désigné.

Déjà elles avaient fait plus d'une demi-lieue, en gravissant la montagne, et, pleines de joie, elles s'en allaient à travers la forêt, louant Dieu d'avoir pu mettre leur projet à exécution, lorsque tout à coup un taureau sauvage sortit du bois et courut sur elles, en les menaçant de ses cornes. Glacées

d'effroi à la vue du péril imminent, elles se jetèrent en grande hâte dans un fossé voisin, et, ainsi à l'abri de ce premier assaut, elles attendirent que le taureau fût rentré dans la forêt. Quand le moment leur sembla venu, les jeunes filles voulurent se remettre en chemin; mais de nouveau le taureau sauvage les menaça de la même manière, et chaque fois qu'elles tentèrent de poursuivre leur route l'animal les en empêcha. Marianne s'affligeait beaucoup d'un semblable accident, et, jugeant que c'était le démon venu sous cette forme, pour l'empêcher d'exécuter sa sainte résolution, elle essaya plusieurs fois de l'éloigner en faisant le signe de la croix, mais inutilement. Elle eut recours alors à la prière pour savoir le parti qu'elle devait prendre.

Après qu'elle eut fait une courte prière, le Seigneur, qui encore une fois n'exigeait d'elle que le parfait détachement de toutes les choses du monde, lui fit entendre clairement, par une voix intérieure, que la volonté de Dieu était, non qu'elle menât une vie solitaire dans le désert, mais bien une vie retirée dans sa maison. C'est pourquoi la servante de Dieu se tournant tranquillement vers ses compagnes leur dit : *Dieu ne veut pas que nous allions au désert, mais il ordonne que nous retournions chez nous, et nous devons lui obéir*. A peine avait elle

parlé ainsi que le taureau cessa de les menacer et disparut aussitôt. Alors les jeunes fugitives pressèrent le pas pour rentrer à la maison sans être vues; mais cela leur fut impossible, la rougeur de Marianne trahit le secret de cette seconde tentative. Bien que dona Girolama et le capitaine, son époux, fussent édifiés de l'esprit qui portait Marianne à de saintes entreprises, cependant, réfléchissant sagement à ce qui était arrivé deux fois, ils craignirent pour l'avenir quelque événement funeste. Pour se délivrer de cette inquiétude, et pour empêcher Marianne de se laisser désormais emporter par sa ferveur, ils résolurent de la mettre dans un monastère de vierges consacrées; la servante de Dieu aussitôt accepta avec bonheur ce projet, ne désirant rien tant que de vivre séparée du monde parmi les épouses de Jésus-Christ. Mais le Seigneur, voulant qu'elle restât dans le siècle pour être un exemple de la vie parfaite, ne permit pas qu'elle entrât dans le monastère, parce que tout lieu est convenable pour la sanctification de celui qui coopère à la divine volonté en s'éloignant du mal et opérant le bien, et qui profite des dons et des lumières que Dieu dispense avec profusion à chacun de nous, qui sommes l'ouvrage de ses mains et le prix de son sang.

V

Par le conseil du confesseur, Marianne se fait une solitude dans sa propre maison, et, durant quatorze ans, elle y mène une vie très-austère. Ordre et distribution de ses actions et de ses pénitences.

Le confesseur fut d'avis que Marianne menât une vie retirée chez elle, et tous se conformèrent à la volonté de Dieu. Don Cosimo et dona Girolama, après avoir donné à Marianne tout ce qui avait été préparé pour son entrée au couvent, lui destinèrent pour retraite une partie de la maison, divisée en plusieurs cellules. La jeune fille, joyeuse d'obtenir ce qu'elle avait tant désiré, distribua immédiatement aux pauvres ce qu'elle avait reçu de sa sœur et de son beau-frère, et ensuite elle s'occupa uniquement à se préparer la demeure où le Seigneur l'appelait à mener une vie plus parfaite.

Elle fit d'abord enlever de son appartement tous les meubles qui s'y trouvaient, et elle les remplaça par des cilices, des disciplines, des croix, des couronnes d'épines; mais, avant tout, elle se pourvut d'un

cercueil. Dans la chambre la plus secrète, elle érigea un petit autel, plus pieux que riche d'ornements; sur cet autel, elle plaça les deux statuettes de l'Enfant Jésus et de la Vierge Mère, qui furent toujours, depuis ses premières années, l'unique et cher objet de son amour. Elle fit en outre une si exacte distribution des heures de la journée, qu'il n'y avait pas un moment qui ne fût employé à quelque œuvre de vertu ; et plus que jamais elle s'abandonna entièrement à la direction de son confesseur, lequel fut toujours un des Pères de la Compagnie de Jésus. Enfin elle fit faire à la porte de son appartement une serrure intérieure, afin d'être entièrement libre dans ses pratiques de piété.

Marianne n'avait que douze ans, lorsque, disant un dernier adieu au monde, elle se fit de sa demeure une solitude volontaire qui dura quatorze années, c'est-à-dire jusqu'à sa mort ; nous verrons dans ce récit fidèle avec quelle rigueur, durant tout ce temps, elle traita son corps virginal.

La servante de Dieu s'excite donc par la pensée de la mort à commencer et à poursuivre cette vie extraordinaire et tout à fait admirable dans laquelle Dieu se plut à la conduire, en lui donnant la force surnaturelle de la supporter sans interruption durant quatorze ans. Pour n'être jamais distraite

de la salutaire pensée de la mort, elle plaça au milieu de la première pièce le cercueil dont nous avons parlé plus haut; dans ce cercueil, elle étendit un squelette en bois, recouvert de l'habit pauvre des Franciscains : la tête du squelette était un véritable crâne humain dépouillé de sa chair. Ce squelette, enveloppé dans ces misérables haillons, avec le crucifix sur la poitrine, représentait une morte dont on aurait laissé les chairs se flétrir et se consumer. Marianne allumait des cierges aux extrémités du cercueil, auprès duquel, agenouillée et recueillie, elle méditait profondément sur la mort, sur la brièveté de la vie, sur la vanité et les folies du monde, et sur ce qu'elle devrait avoir fait, quand elle se trouverait en réalité dans ce cercueil, comme à présent elle s'y voyait en idée.

Cette méditation lui semblait toujours nouvelle, et toujours elle en retirait pour fruit une ferveur plus grande, un plus sincère détachement des choses de la terre, et un désir plus ardent de faire pénitence. A la fin de sa méditation, elle se levait, et, aspergeant le squelette avec de l'eau bénite, elle disait : *Que Dieu te pardonne, Marianne! Quel sera ton partage? la vie ou la mort éternelle!* Elle répétait ces mêmes paroles toutes les fois qu'elle sortait de cette chambre ou qu'elle y entrait. Elle invitait tous

ceux qui venaient la visiter à dire les mêmes mots, en se la représentant comme morte et couchée dans ce cercueil ; et jamais elle ne prenait son court repos de la nuit sans avoir auparavant aspergé d'eau bénite le squelette, en répétant toujours ces mêmes paroles, comme le témoigna un de ses confesseurs.

Marianne fit peindre sur toile une tête de femme, dont la moitié du visage était colorée, fraîche et souriante, et l'autre moitié flétrie et cadavéreuse ; dans ce miroir, elle se voyait souvent, pour faire son âme belle et ornée de toute vertu. Avec l'image de la mort sans cesse devant les yeux du corps et devant les yeux de l'âme, chacun peut facilement se figurer quel usage Marianne faisait du temps et quelle sainte haine elle concevait d'elle-même.

Le P. Jean Camaccio, son premier confesseur, a écrit lui-même le règlement de Marianne; or, dans la distribution de la journée, cinq heures sont consacrées à l'oraison mentale, et seulement quatre heures par jour sont données au repos. Mais nous aimons mieux donner ici le règlement que la servante de Dieu traça elle-même dans son admirable ferveur, et qu'elle suivit constamment tout le reste de sa vie, après l'avoir fait approuver :

« A quatre heures du matin, je me lèverai et « me donnerai la discipline ; je remercierai Dieu,

« à genoux, et me remettrai en mémoire la passion
« de notre Seigneur Jésus-Christ. De quatre heures
« à cinq heures et demie, l'oraison mentale. De
« cinq et demie à six, je ferai la méditation; je me
« mettrai le cilice et réciterai les Heures jusqu'à
« None; je ferai l'examen général et particulier et
« j'irai à l'église de six et demie à sept, je me con-
« fesserai de sept à huit; en entendant la messe, je
« préparerai mon cœur pour recevoir mon Epoux;
« après l'avoir reçu, je rendrai grâces au Père
« éternel de m'avoir donné son Fils, et je le lui
« offrirai, en lui demandant plusieurs faveurs pour
« récompense. De huit à neuf, je m'emploierai à
« gagner les indulgences pour les âmes du purga-
« toire. De neuf à dix, je réciterai les cinq mystères
« du rosaire de la très-sainte Vierge. A dix heu-
« res, je me recommanderai à mes saints patrons
« durant une messe; mais les fêtes et les diman-
« ches, je prolongerai cet exercice jusqu'à onze
« heures. Après cela, si j'en éprouve le besoin,
« je prendrai quelque nourriture. A deux heures
« après midi, je réciterai les vêpres, et ferai l'exa-
« men général et particulier. De deux à cinq, je
« ferai quelque travail manuel, en élevant mon
« cœur à Dieu, à qui je redirai quelques actes
« d'amour. De cinq à six, lecture spirituelle et

« complies. De six à neuf, je ferai l'oraison men-
« tale, me souvenant plus vivement de la présence
« de Dieu. De neuf à dix, je sortirai de ma chambre
« pour prendre un verre d'eau et un peu de nour-
« riture. De dix heures à minuit, oraison mentale.
« De minuit à une heure, lecture spirituelle de la
« vie de quelque saint, et matines. D'une heure à
« quatre, je dormirai; mais, avant de me livrer au
« sommeil, je me donnerai la discipline: le ven-
« dredi, sur la croix, les autres jours sur l'échelle.
« Dans le temps de l'Avent et du Carême, le lundi,
« le mercredi et le vendredi, je ferai en croix
« l'oraison du soir, depuis dix heures jusqu'à mi-
« nuit. Les vendredis, je mettrai des pois dans mes
« souliers, une couronne d'épines sur ma tête, et,
« ceinte de six cilices de chardons, je jeûnerai, sans
« prendre aucune nourriture, durant toute la se-
« maine. Le dimanche, je prendrai une once de
« pain, et tous les jours, avec la grâce de Dieu, je
« ferai la sainte communion. »

Tel est le règlement que la servante de Dieu observa constamment avec la plus grande fidélité. Si quelquefois elle s'en dispensa, ce fut pour obéir à ses confesseurs, qui lui ordonnaient quelque œuvre de charité à l'égard du prochain, ou parce que, malade et épuisée, elle était forcée d'interrompre

pour un peu de temps les saintes austérités de sa vie.

On trouve une lettre écrite de la main de la bienheureuse Marianne, lettre par laquelle la servante de Dieu demandait à son confesseur la permission d'ajouter, dans le temps de l'Avent, quelques pénitences à celles qu'elle faisait déjà ; or, voici cette lettre : *Mon Père, je désire, avec la permission de votre révérence, augmenter pendant cet avent mes pénitences ordinaires. Je resterai en croix, chaque soir, depuis six heures jusqu'à sept, et, le lundi, le mercredi et vendredi avec des pois sous mes pieds, discipline toutes les nuits, à onze heures, à une heure et à quatre heures après minuit ; cilices de chardons tous les jours, et les tourments aux bras et aux jambes avec les cordes de crin, et la ceinture de fil de fer à quatre mailles autour du corps, et cela, avec la grâce de Dieu, depuis la veille de la Toussaint jusqu'à la fête de Pâques. Quant au jeûne, selon la règle que m'a laissée mon Père spirituel, je prendrai de la nourriture alors seulement que j'y serai contrainte par la nécessité. Au reste, mon révérend Père, je ne ferai que ce que vous ordonnerez ; demandez à Dieu qu'il vous inspire, je n'ai en vue que son bon plaisir et sa plus grande gloire.*

L'austérité de vie exprimée dans ces deux écrits

suffit pour nous donner une grande idée de la rigueur avec laquelle la servante de Dieu châtiait son corps innocent ; et tels sont les moyens par lesquels le Seigneur la conduisait dans la vie purgative, illuminative et unitive, vie fondée sur l'obéissance et l'humilité, ces deux colonnes de la sainteté, pour l'élever au sommet de la perfection par les degrés de la foi, de l'espérance et de la charité ; aussi toute possédée de l'amour divin, elle disait : *Je suis toute à mon époux, et mon époux est à moi*, et elle avait toujours Dieu présent à son esprit.

VI

Son héroïsme dans les vertus théologales. Son amour de la prière. Singulière disposition de Dieu à procurer à la bienheureuse Marianne d'habiles directeurs.

Telle fut la vie admirable que la bienheureuse Marianne mena jusqu'à sa mort dans le continue exercice des plus héroïques vertus. Pour parler de ces vertus, je commencerai par la foi, qui est la première des vertus théologales.

Marianne eut toujours la foi la plus vive dans les divins mystères, et surtout dans la très-auguste Trinité. Elle rendait chaque jour aux trois divines personnes les plus humbles adorations; dans la fête solennelle que l'Eglise célèbre tous les ans en mémoire de la Trinité sainte, Marianne consacrait plusieurs heures à la contemplation de ce divin mystère. Elle ornait, du mieux qu'il lui était possible, son petit autel domestique, et elle invitait ses parents et ses nièces à y réciter de dévotes prières. Le souvenir de l'incarnation et de la passion de

notre Seigneur Jésus-Christ remplissait son cœur de reconnaissance et d'amour. Elle avait composé et elle redisait souvent cette oraison jaculatoire : *Bénie soit l'heure où mon Seigneur Jésus a pris la forme humaine dans laquelle il est mort, est ressuscité et monté au ciel, après avoir institué le très-saint sacrement de l'eucharistie.* Elle récitait trente fois tous les jours, à genoux et les bras en croix, le Symbole des apôtres, et tous les jours elle faisait les stations du chemin de la croix, qu'elle avait érigé dans son appartement. De là ce grand désir qu'elle avait de souffrir pour Jésus-Christ et de donner son sang et sa vie pour l'amour de lui. Ayant un soir entendu lire l'histoire d'une sainte martyre, elle en conçut une si vive ardeur qu'elle pria Dieu de lui faire souffrir quelque tourment extraordinaire. Elle alla ensuite se mettre au lit, et après un léger sommeil, elle se réveilla avec un pied et un bras comme paralysés, la langue en feu et ulcérée, et tout le corps tellement endolori qu'elle ne pouvait se mouvoir sans l'aide d'autrui. Ses parents accoururent et s'informèrent avec anxiété de la cause d'un si grand mal. Marianne dissimula d'abord, mais voyant qu'on faisait pour elle appeler les médecins, elle dit avec simplicité qu'il ne fallait pas s'inquiéter, que son céleste époux avait voulu satisfaire ainsi le désir

qu'elle avait de souffrir pour la foi; elle avait songé qu'elle était dans le Japon et que les infidèles, habitants de ce pays, l'avaient tourmentée avec une fureur extraordinaire.

Un autre jour, elle révéla à une de ses amies que les douleurs très-vives qu'elle souffrait alors correspondaient exactement aux souffrances des martyrs du Japon, et elle souffrit trois mois ce douloureux martyre.

Mais la ferveur de sa foi et la tendresse de ses sentiments étaient tournées vers le sacrement de l'autel; elle restait des heures entières dans l'église, adorant humblement, comme ravie hors d'elle-même et le visage enflammé. D'abord elle communiait tous les jours de fête, puis trois fois la semaine, et enfin, dès l'âge de onze ans jusqu'à sa mort, elle communia tous les jours. C'est pourquoi le démon tourna un jour sa rage contre la servante de Dieu, il la maltraita dans tout son corps et lui lacéra la langue, à tel point qu'elle était toute ensanglantée et pantelante; mais Marianne, sans s'étonner, la remit dans sa bouche avec ses mains, et recueillant ses forces, elle alla à l'église, reçut la sainte communion, et revint ensuite chez elle entièrement guérie. Quant à l'espérance, elle vivait s'abandonnant entièrement à Dieu. Affligée de peines intérieures,

accablée depuis longtemps des maladies les plus graves, contredite et persécutée par les hommes et par le démon, loin de perdre la paix de l'âme et la sérénité du visage, elle priait le Seigneur d'augmenter ses afflictions et ses souffrances, si telle était sa divine volonté. Elle désira toujours que Dieu la guidât, non par la voie des consolations, mais par la voie des douleurs, et elle fut bien exaucée.

Son amour pour Dieu se manifesta par les signes les plus éclatants : on la voyait, le visage en feu, répandre les plus douces larmes, rester les heures, les nuits entières, immobile et ravie en extase. Consumée par le feu de l'amour divin; elle était devenue faible et languissante comme un lis exposé aux ardeurs du soleil. S'entretenant un jour avec Pétronille de Saint-Bruno, sa confidente, elle lui confessa secrètement qu'elle se sentait brûler et consumer intérieurement par la flamme du divin amour; animée d'un saint enthousiasme, elle dit : *Ma sœur, j'ai déjà un pied enflé, mais je n'en éprouve aucune souffrance, parce que j'ai un si grand désir d'être agréable à Dieu, que pour lui la mort me serait douce et que je n'aspire qu'à mourir bientôt. Sainte Gertrude, ma céleste protectrice et ma mère, a daigné me visiter, et après m'avoir adressé des paroles de consolation, elle m'a dit que mon divin*

époux a préparé pour moi sept anneaux précieux. Ah! puissé-je mourir une fois afin de le posséder toujours! Cela dit, elle se déroba tout à coup aux yeux de sa compagne et se retira dans sa chambre.

Elle parlait de Dieu avec une telle ardeur qu'elle semblait l'avoir continuellement présent, comme elle était unie à lui d'esprit et de cœur. Un jour Pétronille de Saint-Bruno la pria de jouer de la harpe, et elle y consentit; mais un instant après, elle demeura comme en extase, les mains immobiles sur les cordes, durant près d'une heure; puis revenue à elle-même, elle s'écria, le visage enflammé : *Ah! Pétronille, quelle félicité, si je suis un jour dans le paradis!* et elle n'en put dire davantage, interrompue par la vivacité du sentiment et par l'abondance des plus douces larmes.

Un autre jour, étant allée de bonne heure à l'église avec des dames ses parentes, elle se tint toute la matinée dans un coin isolé absorbée dans la contemplation. C'était déjà près de midi, c'est pourquoi ces dames, voulant sortir de l'église, s'approchèrent de Marianne; mais celle-ci, bien qu'appelée plusieurs fois et tirée par sa robe et par le bras, resta immobile; alors dona Maria de Parédès releva le grand voile que portait toujours Marianne, et elle la vit en extase, avec les mains en

croix sur la poitrine, la bouche souriante et les yeux fixés vers le ciel. Elles ne voulurent pas la troubler et la laissèrent goûter ses célestes délices.

Cette union intime de Marianne avec Dieu croissait de plus en plus chaque jour par l'usage fréquent et presque continuel de la méditation. L'Esprit-Saint se faisait le maître et le guide de Marianne et l'élevait au plus haut degré de contemplation.

Après avoir goûté longtemps d'ineffables douceurs, la servante de Dieu se trouva tout à coup accablée de la plus fâcheuse aridité et désolation d'esprit. Toute affection, tout goût des choses de Dieu avait cessé, et la seule préparation à l'oraison était pour elle un sujet d'ennui et de tristesse. Cependant très-résignée à la volonté de Dieu et toujours ferme dans l'épreuve, elle ne retrancha jamais rien du temps qu'elle avait destiné à l'oraison. Ce qui vint ajouter encore à ses peines intérieures, ce fut le départ imprévu du P. Jean Camaccio, de la compagnie de Jésus, son confesseur, appelé dans une autre ville par ses supérieurs. Ce saint prêtre avait dirigé avec une grande prudence Marianne depuis sa plus tendre enfance, et il la reconnaissait pour une âme singulièrement chère à Dieu et destinée à de grandes choses. Il l'avait aidée et soutenue dans sa vie admirable. Après lui, Marianne

choisit pour directeur le P. Antoine Manosalvas, mais celui-ci lui manqua bientôt encore, appelé dans les pays lointains pour le service de Dieu. Elle prit enfin le P. Valquez, homme sage et instruit, mais peu propre à diriger la servante de Dieu, qui se trouvait alors dans les plus grandes peines d'esprit. Il la guidait par une voie qui ne convenait pas aux besoins de cette âme, et elle se laissait guider avec une entière soumission et obéissait en toute chose, bien qu'elle sentît s'accroître de plus en plus ses amertumes et ses intimes désolations.

Après une si longue épreuve, il plut au Seigneur de consoler sa fidèle servante ; or, une nuit, tandis qu'elle était en prière, il lui fit entendre clairement ces paroles : *Va à l'église de la compagnie, selon ta coutume, parle et ouvre ton cœur au premier religieux qui entrera dans l'église par la porte de mon serviteur François Xavier, ce religieux sera ton père spirituel et il t'assistera.*

Le jour paraissait à peine, lorsque Marianne entra dans l'église ; elle s'agenouilla tournée vers la porte de la sacristie, qui était contiguë à la chapelle de Saint-François Xavier, et bientôt elle vit sortir par cette porte le frère-coadjuteur, homme renommé dans toute la ville pour sa simplicité et sa

grande perfection. Marianne demande aussitôt la grâce de lui parler, et celui-ci s'en excuse, disant qu'il ne peut l'entendre sans la permission de son supérieur. La permission obtenue, Marianne se confessa toujours à lui. C'était le frère Ferdinand de la Croix, que Dieu, dans les secrets de sa sagesse, avait choisi pour être le guide et le maître de cette âme bien-aimée. Aussitôt que la bienheureuse Marianne se fut confiée à ce nouveau directeur, les ténèbres se dissipèrent, toute angoisse cessa, et son esprit retrouva la paix et les saintes joies. Elle-même disait, en écrivant au père Manosalvas : *Dieu est bon consolateur des pauvres désolés. Que son nom soit toujours béni ! Mon père, depuis que je traite les affaires de mon âme avec le frère Ferdinand de la Croix, ma vie éprouve plus de joie et de consolation. En vérité, mon père, ce confesseur est un saint. Seulement je me réconcilie avec le père Valquez. Dieu le veut ainsi, que sa volonté soit faite !* Dans une autre lettre, adressée au même père, elle ajoutait : *Je traite les affaires de mon âme avec le frère Ferdinand de la Croix, il me console. Il désire que je me sanctifie. Continuellement il m'exerce dans la vertu de l'humilité, et veut que je m'élève au faîte de la perfection par les degrés de la foi, de l'espérance et de la charité. Selon sa maxime,* CELUI QUI

FRÉQUENTE LES PERSONNES SAGES, DEVIENT SAGE; *or, mon père, lui-même est un saint!* Ainsi parle Marianne; admirons nous-mêmes les dispositions de Dieu, qui souvent se sert de moyens faibles, en apparence, pour obtenir de grands résultats et pour confondre les sages du siècle.

VII

Sa perfection dans l'observance des vœux de chasteté, de pauvreté et d'obéissance. Pénitences très-austères.

Par une disposition particulière de Dieu, la bienheureuse Marianne ne s'obligea jamais à la vie du cloître. Elle en eut cependant tout le mérite, car elle fit, dès ses premières années, par le conseil de ses directeurs, les trois vœux simples de chasteté, de pauvreté et d'obéissance, qui constituent toute la perfection de l'état religieux. Nous montrerons ici brièvement avec quelle exactitude elle pratiqua ces trois vertus durant tout le cours de sa vie.

Dès qu'elle se fut renfermée dans sa solitude domestique, elle ne posséda plus rien en propre. Après avoir renoncé entièrement à tout ce qu'elle avait et pouvait avoir dans le monde, elle accepta de sa sœur dona Girolama, comme une aumône, sa sobre nourriture et les pauvres meubles de sa

chambre, c'est-à-dire un petit lit, quelques chaises, quelques images de Jésus et de Marie et d'autres saints, différents livres de piété, un cercueil, trois croix de bois et quelques autres petits objets de peu de valeur. Elle ne recevait et n'offrait rien en don sans la permission de son confesseur, et le peu qu'elle gagnait et retirait du travail de ses mains, elle le distribuait aux pauvres qu'elle aima toujours tendrement. Jamais elle ne porta des vêtements neufs; elle n'avait qu'une vieille robe de laine, de couleur noire, avec un grand voile de toile ordinaire. Son amour pour la pauvreté fut poussé à un tel point qu'un peu avant sa mort elle pria qu'on la portât dans le lit de sa sœur, afin de pouvoir dire qu'elle n'avait rien eu que ce qu'elle recevait de la charité.

Son obéissance à ses confesseurs ne fut pas moins parfaite. Elle accomplissait aveuglément tout ce qui lui était prescrit par eux, bien qu'elle s'aperçût qu'ils se trompaient quelquefois dans la direction de son âme. Mise aux épreuves les plus difficiles pour une âme éprise de Dieu, elle s'y soumit avec une résignation et une obéissance héroïques, s'abstenant plusieurs jours d'aller à l'église, d'entendre la messe, de recevoir la sainte communion, selon l'ordre reçu. Pour éprouver son obéissance, le

P. Camaccio lui commanda un jour de révéler à Jeanne de Casso, sa nièce, toutes ses mortifications et toutes les faveurs qu'elle avait reçues de Dieu. L'humilité de Marianne s'effaroucha vivement; toutefois, arrivée à la maison, elle appela sa nièce, et avec confusion et ingénuité elle lui révéla ses pénitences et les dons signalés qu'elle avait reçus de Dieu. La jeune fille resta étonnée non-seulement de cet acte héroïque d'obéissance, mais encore des grandes merveilles qu'elle entendit de la bouche de sa tante, et à peine partie, elle voulut mettre en écrit cette révélation; mais ce fut inutilement, car elle en avait perdu tout souvenir; elle revint donc vers Marianne, la priant de répéter ce qu'elle lui avait dit. La bienheureuse lui répondit en souriant: *Je dirai à mon confesseur que j'ai obéi, et que mon céleste Epoux ne veut pas que les secrets de mon âme soient connus. Quant à toi, accuse ta mémoire, mais comprends que Dieu ne veut pas qu'on scrute ses secrets.*

Un autre jour son confesseur lui ordonna de ne prendre aucune boisson durant un certain nombre de jours; il avait l'intention de révoquer bientôt cet ordre, mais Dieu voulut qu'il l'oubliât entièrement. Quelque temps après, Marianne commença à brûler d'une soif ardente, et cependant elle ne

voulut jamais en parler au Père. Elle était sur le point d'expirer quand Dieu, touché de pitié, récompensa miraculeusement l'obéissance de sa servante. Il tomba du ciel une pluie abondante, et Marianne, qui se sentait consumée par la soif, se pencha au dehors de la fenêtre et recueillit dans ses mains l'eau qui tombait de la gouttière, afin d'en faire un sacrifice agréable à Dieu, en la répandant à terre sans en porter une goutte à ses lèvres. Mais les deux mains, comme une éponge, absorbèrent merveilleusement l'eau recueillie, si bien que Marianne sentit un grand rafraîchissement intérieur, et qu'elle n'éprouva plus le besoin de la soif.

Enfin, pour ce qui est de la pureté virginale, don qu'elle avait reçu du Ciel au degré le plus éminent, elle la conserva jusqu'à sa mort, sans que jamais une pensée impure souillât son âme.

C'est pourquoi, dans les procès, sa chasteté est proclamée admirable, singulière et angélique.

Le P. Comaccio, son confesseur, déposa sous serment qu'elle avait fait vœu de chasteté, et que jamais l'ombre d'une pensée impure n'avait souillé son imagination. Le P. Manosalvas, son autre confesseur, atteste que la chasteté de Marianne était angélique, et qu'elle avait coutume de rendre

grâces à Dieu de l'avoir miséricordieusement exemptée *du vice contraire à la pureté,* vice dont elle n'avait qu'une idée négative.

A tant de pureté Marianne joignit la pénitence la plus austère ; cependant elle n'avait rien à punir en elle, car elle porta jusqu'au tombeau son innocence baptismale ! elle mortifia tellement sa chair que si nous n'avions pas la certitude que Dieu voulait la conduire par une voie extraordinaire, nous devrions l'accuser d'exagération dans la vertu de pénitence. Longtemps elle se donna la discipline, jusqu'à cinq fois par jour, avec de petites cordes, des chaînes de fer ou des faisceaux d'herbes épineuses, et toujours jusqu'à effusion de sang. On lui trouva, après sa mort, plus de trente cilices de crins, de chardons ou de fils de fer. Chaque partie de son corps était tourmentée par quelque instrument de pénitence. Sur sa tête elle avait une double couronne d'épines; elle portait des bracelets et des ceintures de fer; ses pieds étaient meurtris par de petites pierres qu'elle mettait dans ses souliers, et c'était là sa pénitence ordinaire et quotidienne ; l'extraordinaire c'était une tunique de pointes, laquelle la couvrait de la tête aux pieds. Tous les vendredis, la tête couronnée d'épines, elle se suspendait en

croix, attachée par les mains, les pieds et les cheveux avec des cordes de crins. Son lit était une espèce d'échelle triangulaire; souvent même elle dormait sur la terre nue, ou sur une couche d'orties, ou sur un tronc d'arbre raboteux où elle avait fixé plus de deux cents épines.

Quant à sa nourriture, on peut dire avec vérité qu'elle observait continuellement le jeûne le plus austère et le plus étonnant. Elle s'abstenait de l'usage de la viande, du poisson et du laitage: toute sa nourriture était un peu de pain, quelques fruits, et, aux jours de fête, des herbes cuites dans l'eau sans aucun assaisonnement. Elle faisait deux carêmes par an, et observait un jeûne si rigoureux que, comme l'ont déposé des témoins oculaires, elle passait huit et même quinze jours sans prendre aucune nourriture. On observa, dans le temps du carême, qu'il lui arriva souvent de ne prendre que dix onces de pain, et rien de plus, c'est-à-dire une once de pain chaque dimanche, chose que tous regardèrent avec raison comme un miracle. Dieu avait voulu renouveler en elle les merveilles qu'il avait déjà opérées dans sainte Rose de Lima et dans sainte Catherine de Sienne; Marianne trouvait un aliment suffisant dans le pain eucharistique qu'elle recevait chaque jour, et

toute autre nourriture lui inspirait de l'ennui et du dégoût. Obligée plusieurs fois par ses confesseurs de prendre quelque aliment pour réparer ses forces épuisées, elle obéissait, mais elle souffrait ensuite les plus vives douleurs d'estomac; c'est pourquoi ils prirent la résolution de la laisser se régler selon l'esprit de Dieu qui la dirigeait intérieurement.

VIII

Dons surnaturels qu'elle reçut de Dieu.

Ce ne fut pas le seul prodige par lequel Dieu voulut exalter les mérites et la sainteté de la bienheureuse Marianne. Plusieurs fois il se montra à elle dans la sainte hostie sous la figure d'un charmant enfant, la remplissant d'une joie ineffable. Jeanne de Casso raconta d'autres visions célestes que lui avait confiées sa tante Marianne, par l'ordre du confesseur; car, après la mort de la Bienheureuse, toutes les confidences de sa tante lui revinrent en mémoire : la Bienheureuse eut aussi le don de prévoir l'avenir et de connaître les choses occultes. Elle écrivit une lettre au P. Antoine Manosalvas, qui se trouvait à Riobamba, ville distante de Quito d'environ trente lieues; or, dans cette lettre, elle lui disait : *Je sais que prochainement vous devez venir à Quito, c'est pourquoi je prends la liberté de*

vous envoyer un peu de biscuit comme provision de voyage. Le Père n'avait en ce moment aucun motif, aucun ordre de partir ; mais, peu de jours après, un événement imprévu força le conseil de l'ordre à appeler à Quito une personne prudente et habile aux affaires, et le choix tomba sur le P. Manosalvas, qui, à peine arrivé dans la capitale, alla voir Marianne, et voulut savoir d'elle-même comment elle avait eu connaissance de son voyage imprévu. Comme elle parlait à son confesseur, elle lui répondit ingénument : *Mon divin Epoux connaît toute chose ; c'est lui qui m'a appris votre voyage à Quito, et c'est pourquoi j'ai envoyé à V. R. un peu de biscuit;* et elle ajouta *que, retourné à Riobamba, le Père aurait à souffrir une très-grande tribulation, mais qu'il ne devait rien craindre, parce que Dieu le consolerait bientôt.* Ce qui eut lieu en effet, comme lui-même l'a dit dans l'instruction juridique. Elle prédit leur mort prochaine à des personnes pleines de force et de santé, et la guérison à d'autres qui étaient dangereusement malades et abandonnées des médecins. Elle vit et raconta, sans oublier les moindres circonstances, des faits qui se passaient loin d'elle; ainsi elle prédit longtemps d'avance que la maison qu'elle habitait serait un jour un monastère de carmélites, et appelant

ses nièces, elle les promena dans toute la maison, disant : Ici sera la porte du monastère, là sera le réfectoire, la cuisine, la chapelle, et le chœur occupera la partie que j'habite. En effet, après bien des années et de grandes difficultés, ce qu'elle avait prédit se réalisa de point en point.

Les procès font aussi mention de plusieurs prodiges que Dieu opéra à la prière et au toucher de Marianne encore vivante. Elle guérit instantanément, en leur donnant un verre d'eau pure, ses deux nièces, qui étaient atteintes d'une maladie mortelle. Une personne avait au pied une plaie déjà gangrenée ; la malade se fit transporter, de la campagne où elle habitait, dans la ville de Quito, et elle pria Marianne de lui venir en aide. La servante de Dieu ne fit que mouiller la plaie avec un peu de salive, et aussitôt la plaie fut cicatrisée. Il serait trop long de raconter tous les prodiges que Dieu opéra par son intercession, je n'en rapporterai plus qu'un pour clore ce chapitre. Dans la maison de Marianne étaient deux époux indiens. Ils vécurent d'abord en bonne intelligence; mais un jour le mari, sur un soupçon indigne et mal fondé, résolut de tuer sa femme. Sous prétexte de couper du bois dans la forêt, il la mena avec lui sur une montagne voisine de Quito, et lorsqu'ils furent

arrivés au fond du bois, l'Indien attacha sa femme à un arbre, la frappa sans pitié, et l'ayant étranglée avec un lacet, il précipita le cadavre du haut de la montagne. Marianne, ravie en esprit, vit de sa chambre tout ce qui se passait dans la forêt. Après son extase, elle appela auprès d'elle un de ses voisins : *Courez vers la montagne*, lui dit-elle, *vous trouverez au fond du précipice une femme morte, et vous l'apporterez dans ma chambre le plus secrètement qu'il vous sera possible.* Celui-ci obéit, et lorsque Marianne eut près d'elle ce cadavre pâle et meurtri, elle leva les yeux au ciel ; elle posa ensuite sur la bouche et sur les blessures de la morte des feuilles de rose, et aussitôt l'Indienne commença à respirer ; peu après elle se leva, ne portant d'autre trace du meurtre dont elle avait été victime, qu'une légère empreinte laissée par le lacet. Le prodige fut bientôt connu, et les nièces de la Bienheureuse interrogèrent l'Indienne pour savoir d'elle l'exacte vérité ; mais elle ne put rien dire, sinon que se trouvant à l'agonie, il lui avait semblé voir, comme dans un songe, Marianne qui lui promettait aide et secours.

IX

Marianne s'offre en sacrifice pour le salut du peuple, et elle meurt en odeur de sainteté. Émotion, affluence du peuple qui veut la voir.

L'an 1643, une peste terrible désola plusieurs provinces de l'Amérique méridionale. Le nombre des victimes qui mouraient chaque jour jeta la consternation dans la ville de Quito. Déjà les églises et les cimetières ne pouvaient plus contenir les morts, et une multitude de cadavres gisaient abandonnés çà et là dans les rues et sur les places publiques. Pour accroître l'épouvante, à ce terrible fléau se joignirent des tremblements de terre qui renversèrent un grand nombre de villages, et même des villes populeuses. Ce n'était partout que larmes et désolation; or, il arriva que le vingt-sixième jour du mois de mars prêchait le père Alphonse Roxas, confesseur de Marianne. Vers la fin de son discours, il exhorta chaleureusement les habitants de Quito à demander à Dieu grâce et merci, et à désarmer,

à force de prières, la divine justice. Animé de la plus ardente charité, il fit publiquement au Seigneur l'offrande de sa vie, en le priant de l'accepter pour les péchés du peuple. A ces mots Marianne, enflammée elle-même d'une ferveur extraordinaire, se leva, et au milieu de la multitude, d'une voix étouffée par les sanglots, elle offrit à Dieu sa vie pour le salut commun. Dieu accepta le sacrifice, car les tremblements de terre cessèrent dès ce moment; peu à peu la peste diminua, de telle sorte qu'à la mort de la Bienheureuse, elle cessa entièrement. Marianne, revenue à la maison, fut saisie d'une fièvre ardente, l'hydropisie dont elle souffrait déjà augmenta; durant cinquante jours, elle endura les souffrances les plus cruelles; cependant jamais elle ne se dépouilla de ses vêtements, jamais elle ne reposa dans son lit. C'était un spectacle touchant de la voir sereine et souriante au milieu des plus vives douleurs. Les habitants de Quito accoururent en foule pour la voir; mais, excepté l'évêque, nul ne fut admis, afin de ne pas causer de la peine à la Bienheureuse qui souffrait dans son humilité, quand elle se voyait honorée. Elle demanda avec prière que le saint viatique lui fût apporté sans pompe, de l'hôpital des pauvres à sa maison. A l'entrée du prêtre, Marianne, bien que ses forces fussent entiè-

rement épuisées, s'agenouilla sur le plancher de sa chambre, et, le visage inondé de larmes d'amour, elle reçut pour la dernière fois son Seigneur dans le saint sacrement de l'eucharistie. Trois jours avant de mourir, elle perdit entièrement l'usage de la parole, comme elle l'avait désiré, afin de pouvoir mieux s'entretenir avec Dieu seul. Pour demander aide et conseil au frère Ferdinand de la Croix son directeur, qui ne la quittait jamais dans ces derniers moments, elle écrivait sur des morceaux de papier ce qu'elle voulait dire, et lui communiquait les secrets de son âme. Sur un de ces billets étaient écrites ces paroles : *Ma mère sainte Catherine de Sienne est venue me visiter, et m'a montré une belle guirlande dont je serai couronnée à l'heure de ma mort; elle m'a dit encore que vendredi, mon divin époux et sa sainte mère, ma souveraine et la reine du ciel, viendraient me prendre entre neuf et dix heures du soir.*

Tout se vérifia exactement. Le soir du vendredi, Marianne prit un air radieux de joie; longtemps elle tint les yeux élevés, ce que Ferdinand de la Croix expliqua en disant que Jésus et Marie étaient là présents, venus pour chercher cette âme si belle d'innocence et de sainteté. Le P. Roxas commença aussitôt les prières des agonisants ; ensuite il prit en

main le crucifix, et le porta à la mourante, pour qu'elle baisât les cinq plaies sacrées. Dès qu'elle eut posé ses lèvres sur la plaie du côté, elle s'y tint attachée en versant en abondance les plus douces larmes; puis, comme saisie d'un saint transport d'amour, elle pressa sur sa bouche la couronne d'épines; et dans ce dernier effort de tendresse, elle rendit son âme à son Créateur.

Cette très-précieuse mort arriva l'an 1643, le vingt-sixième jour du mois de mai, un vendredi, entre neuf et dix heures du soir, comme l'avait prédit la bienheureuse Marianne de Jésus. Elle avait vingt-six ans, six mois et vingt-six jours. Pour la parer, après la mort, on lui enleva de dessus le corps cinq cilices; un sixième fut laissé, parce qu'il avait tellement pénétré dans ses flancs qu'on ne pouvait l'enlever sans déchirer la chair. Son corps, resté flexible, exhalait un suave parfum; et dans la mort, elle avait encore sur les lèvres un céleste sourire. Elle fut revêtue de l'habit de Saint-François, habit dont elle avait couvert le squelette dont nous avons parlé. Marianne fut placée dans un magnifique cercueil, avec une palme dans la main et une couronne de fleurs blanches sur la tête; elle fut exposée dans une salle, où tous les habitants de Quito accoururent pour la vénérer.

Le dimanche suivant, 28 mai, le vénérable corps fut porté, à travers une foule immense, dans l'église des Pères de la compagnie. A la cérémonie funèbre assistèrent en grande pompe Mgr Pierre d'Oviedo, évêque de Quito, les chanoines de la cathédrale, tous les ordres réguliers, les magistrats de la cour, toute la noblesse, partout sur son passage le corps de la Bienheureuse était accueilli par mille cris de bénédiction, et du cercueil s'exhalait un suave parfum dont l'air était embaumé. A peine le cercueil fut-il entré dans l'église, qu'on s'aperçut que la morte avait les yeux ouverts et fixés sur la statue de Notre-Dame de Lorette, honorée en ce jour sur le grand autel; ce prodige augmenta encore l'admiration et la piété publiques, au point qu'il fut impossible de continuer la cérémonie des funérailles, car des voix continuelles s'élevaient de la multitude qui se pressait autour du cercueil pour avoir quelque chose à garder comme relique. Le chant fut donc interrompu, et par ordre de Mgr l'évêque et des magistrats de la ville, le corps fut déposé dans une bière en bois et confiée aux Pères de la compagnie, qui le placèrent dans la chapelle de saint Joseph, vu que la sépulture qu'on lui avait destinée, selon son désir, au pied de l'autel de Notre-Dame de Lorette, n'était pas prête encore. Un mois après, les

funérailles furent renouvelées avec un grand concours de peuple. Le corps, qui avait conservé sa fraîcheur et sa souplesse, fut transporté dans une nouvelle tombe. Trois ans après, le cercueil fut ouvert, et on y trouva le corps décomposé, mais exhalant une suave odeur qui parfumait toute l'église. Ces vénérables ossements furent recueillis et déposés dans un cercueil de plomb, avec cette inscription : *Ci-gît l'angélique vierge, Marianne de Jésus de Parédès*. Mais le parfum de ses vertus se répandit dans toute l'Amérique Méridionale. De là les nombreuses instances faites en tout temps auprès du saint-siége pour que Marianne fût élevée à l'honneur des autels, ce qui enfin a eu lieu de nos jours.

X

Des miracles que Dieu opéra pour l'exaltation de la bienheureuse Marianne.

Dieu opéra de nombreux miracles pour l'exaltation de sa fidèle servante, après l'avoir reçue dans le ciel. Nous en rapportons quelques-uns pour exciter la dévotion des fidèles envers elle. Nous raconterons premièrement les deux miracles que notre saint père Pie IX a approuvés pour la béatification :

Angela Escorza, noble dame de la ville de Quito, au mois de novembre 1760, fut prise des plus vives douleurs d'entrailles; son ventre enfla extrêmement. Les médecins crurent d'abord que c'était un effet de la grossesse, mais plus de neuf mois s'étant écoulés, et la tumeur croissant avec les souffrances, ils jugèrent qu'un mal très-grave couvait intérieurement. Flux de sang, inquiétudes, palpitations de cœur, irritation nerveuse, spasmes, douleurs insupportables, respiration pénible, suf-

focation, tels furent les symptômes qui ne tardèrent pas à se manifester. La malade n'avait de repos ni le jour ni la nuit, et elle ne pouvait se mouvoir sans peine et difficulté extrêmes. Elle souffrit ainsi vingt-deux mois. Enfin, abandonnée des médecins, épuisée, réduite à toute extrémité, elle fit appeler le P. Dominique Coletti, de la compagnie de Jésus, voulant faire une confession générale de sa vie, et se préparer ainsi à la mort. Peu de temps après, elle reçut avec une grande piété le saint viatique et l'extrême-onction. Tandis qu'on faisait pour elle les prières des agonisants, elle leva les yeux et vit une image de la vénérable Marianne, laquelle image était appendue à la muraille qui était vis-à-vis le lit. En même temps la malade sentit naître en son cœur la ferme confiance d'obtenir sa guérison par l'intercession de la servante de Dieu. Elle se fit apporter une parcelle d'ossement qu'elle conservait comme relique, et la divisant en deux parties: *O glorieuse sainte de mon pays*, s'écria-t-elle, *vous qui, comme moi, êtes née à Quito, pourquoi me laissez-vous souffrir ainsi sans la moindre consolation? Je fais vœu, si je reviens à la santé, de faire une neuvaine et de payer les cinq piastres que j'ai promises pour les frais de votre béatification.* Cela dit, elle avala une parcelle de la relique, et avec l'autre

elle fit le signe de la croix sur la partie malade. En ce moment entra dans la chambre dona Joséphine Castello qui, fixant les yeux sur la malade, lui dit : *Mon Angèle, comment vous trouvez-vous?* A ces mots, la malade, comme revenue à elle-même, porta la main sur la partie malade qu'elle trouva dans un état naturel. Toute douleur avait cessé, tout symptôme avait disparu. Ayant retrouvé la santé et la force, elle s'assit sur son lit, se leva, et, s'étant habillée à la hâte, elle courut appeler les gens de sa maison qui, dans un lieu retiré, déploraient sa mort prochaine. Elle convoqua ses amis et ses voisins, et avec une grande joie elle raconta le miracle de sa guérison. Le bruit de ce miracle se répandit rapidement dans toute la ville, et de publiques actions de grâces furent rendues à Dieu, avec grande affluence du peuple.

Durant l'espace de douze années, dona Angela jouit d'une santé parfaite; mais, en 1771, Dieu voulut l'éprouver de nouveau. Elle tomba gravement malade. On appela à la hâte don Joseph Rosario, très-habile médecin, qui, après avoir examiné la malade, déclara qu'elle avait deux squirres intérieurs d'une grosseur extraordinaire, et il ajouta que l'impossibilité d'appliquer les remèdes nécessaires rendait le mal incurable.

La pieuse dame voulut recevoir les derniers sacrements; elle se confessa au curé don Jean-Ignace d'Aquilar, qui l'exhorta à recourir encore à la vénérable Marianne pour qu'elle lui obtînt une seconde fois la grâce de la guérison. La dame obéit avec confiance, et tout ce jour, qui fut le 10 février 1672, elle garda sur sa poitrine une image de la vénérable Marianne de Jésus. Le jour suivant, elle voulut recevoir, dans l'église même, la sainte communion ; elle s'y fit porter en effet, et à peine eut-elle reçu le corps de notre Seigneur Jésus-Christ qu'elle entendit une voix intérieure qui lui disait : *La grâce est accordée.* Elle se leva, descendit promptement les degrés du sanctuaire, et, arrivée au milieu de la nef, elle cria : *Miracle! miracle!* elle entendit la sainte messe, et, suivie d'une grande multitude, elle revint chez elle parfaitement guérie. On ne saurait douter de l'authenticité de ces deux miracles, affirmés par un grand nombre de témoins et approuvés par notre saint père le Pape, dans le décret de la béatification.

Des témoignages ni moins nombreux ni moins authentiques prouvent le miracle suivant, qui a fait donner à Marianne le glorieux titre de lis de Quito.

Plus par amour de sa souffrance que par nécessité, Marianne, chaque semaine, se faisait saigner,

et le sang, à cause de la vénération qu'elle inspirait, était recueilli et conservé dans un petit bassin fait exprès dans le jardin de la maison. Catherine de Parédès, esclave indienne, atteste que toutes les fois qu'elle levait la pierre qui recouvrait le bassin, pour y jeter le sang nouvellement extrait, elle trouvait l'ancien vif et frais, et exhalant l'odeur la plus suave.

Le jour après la mort de la servante de Dieu, l'esclave Catherine, en traversant le jardin, vit une belle tige de lis qui fleurissait dans le bassin, elle courut en donner avis aux gens de la maison. Ceux-ci reconnurent aussitôt et virent eux-mêmes cette fleur, née tout à coup la nuit dernière, se divisant en trois pétioles au sommet desquelles s'épanouissaient trois corolles de lis qui répandaient la plus suave odeur. D'autres personnes, appelées à voir ce prodige, soulevèrent la pierre du bassin et virent avec étonnement que la plante sans racine était née miraculeusement du sang de la bienheuse Marianne. Ils l'enlevèrent facilement et la déposèrent dans la main d'une statue de la très-sainte Vierge, et le peuple accourut en foule pour la voir. Le miracle se renouvela: dans le même lieu et sous la même forme naquit un autre lis; or, jamais dans ce jardin on n'avait vu une fleur de ce genre.

Le prodige qui suit fut confirmé, ainsi que le précédent, par de nombreux témoins oculaires; la maison où la bienheureuse Marianne vécut et mourut fut convertie, quelque temps après sa mort, en un couvent de religieuses carmélites; or, il arriva fréquemment que ces religieuses sentirent tantôt dans un endroit, tantôt dans un autre, et même dans toute la maison, l'odeur suave du lis. Le bruit de ce prodige se répandit au dehors; plusieurs personnes obtinrent d'entrer dans le monastère, et des magistrats délégués vinrent pour prendre des informations juridiques; or, tous convinrent que cette odeur du lis était une chose miraculeuse, vu qu'il n'y avait ni dans la maison ni dans le jardin aucune fleur de ce genre.

Puisse le Seigneur, dans l'exaltation de sa très-fidèle servante, exciter, spécialement dans les âmes des jeunes personnes qui liront cette vie, un ardent amour de la vertu, et puissions-nous trouver toujours dans l'Eglise de Jésus-Christ d'illustres exemples de la pureté immaculée et de la sainteté, même parmi ceux qui vivent dans le siècle, au milieu des périls et de la corruption.

XI

Introduction, progrès et fin de la cause dans la sainte Congrégation des Rites.

La renommée de la vie de Marianne de Jésus, sanctifiée par des pénitences si nombreuses et si extraordinaires, était si répandue dans toutes les vastes provinces de l'Amérique méridionale, que, même de son vivant, beaucoup de personnes illustres par le rang et par la naissance, venaient de loin à Quito pour la voir et la connaître. Cette renommée s'accrut encore, à sa mort, quand on apprit, par ses confesseurs et par ses proches, toutes les faveurs et les grâces signalées que Dieu avait versées en abondance dans cette âme bénie. Les choses dont elle s'était servie furent recherchées et conservées comme des reliques précieuses; mais ces objets ne suffisant pas pour satisfaire la piété de tant d'âmes qui en désiraient, il fut nécessaire de faire le portrait de la servante de Dieu, et d'en distribuer

des copies par milliers. Ces images étaient placées dans les maisons et appendues à la tête du lit, ou portées aux malades, et elles étaient tenues en très-grande vénération, à cause des nombreux miracles que Dieu opérait par elles. C'est pourquoi la ville de Quito présenta une humble supplique à Mgr l'évêque, pour que, de son autorité, il entendît des témoins juridiques touchant la vie, les vertus et les miracles de leur sainte compatriote. Dans les années 1670 et 1746, furent recueillies les dépositions de cent cinquante-deux témoins. Ces dépositions ayant été transmises à Rome et approuvées, on proposa dans la sainte congrégation des Rites l'introduction formelle de la cause, qui fut admise et signée, le 17 décembre 1757, par le souverain pontife Benoît XIV.

L'année suivante, furent expédiées les lettres remissoriales à l'évêque de Quito pour l'information apostolique touchant l'opinion générale sur la sainteté de la vie de Marianne et sur ses miracles en particulier, avec ordre d'entendre les témoins les plus graves. Toutes les pièces du procès furent apportées à Rome par le chanoine don Jean de Castille, délégué expressément par la ville de Quito, pour solliciter et soutenir la cause. Selon l'usage, les débats touchant les mérites de la sainte s'ouvri-

rent devant trois congrégations distinctes, et enfin le souverain pontife Pie VI approuva solennellement ses vertus et les déclara héroïques, le 19 mars 1776. Mais les vicissitudes du temps, les maux qui affligèrent l'Eglise, sous Pie VI et sous Pie VII, firent suspendre la cause, et c'est seulement dans ces dernières années qu'elle fut reprise par les soins du R. P. Jean Roothaan, général de la compagnie de Jésus, à qui l'évêque de Quito en confia la promotion. Il était bien juste que la compagnie de Jésus coopérât à cette œuvre sainte, car Marianne avait toujours eu la plus vive affection pour cet ordre, dont elle se proclamait la fille et la servante. Elle avait coutume de dire avec une profonde humilité que tout ce qu'elle avait de bon, elle le devait aux Pères de la compagnie, qui avaient été ses maîtres et ses guides dans la voie de la perfection chrétienne.

Dès ses premières années, elle se mit sous la conduite spirituelle du P. Jean Camaccio, qui la soutint dans ses héroïques résolutions ; elle eut ensuite successivement les Pères Antoine Manosalvas, Louis Vasquez, Luc de la Cueva, Jean-Pierre Seberino, Alphonse Roxas, et enfin le frère Ferdinand de la Croix, qui fut spécialement choisi de Dieu pour la diriger dans les dernières années de sa vie. Peu avant de mourir, elle ne recommanda rien avec

plus d'ardeur que d'être ensevelie dans l'église de la compagnie, aux pieds de la très-sainte vierge de Lorette, où elle avait coutume, tous les matins jusqu'à midi, de rester immobile dans la plus haute contemplation. Enfin, à peine morte, elle manifesta, comme il est à croire, à Ferdinand de la Croix, l'état de gloire où elle était déjà dans le ciel; car le bon vieillard se mit à genoux aux pieds de la défunte, et resta, une heure entière, comme ravi en Dieu; quand il fut revenu à lui-même, il se tourna vers les assistants, disant : *Ne pleurez pas la mort de cette bienheureuse Vierge, car sans passer par le purgatoire, elle s'est envolée tout droit vers le ciel, et accompagnée de tant de mérites qu'ils refluent sur nous, pauvres pécheurs qui sommes restés encore sur la terre.*

Deux miracles furent donc proposés à la discussion, et agités en forme dans les trois congrégations. Sa Sainteté Pie IX les approuva le 11 janvier 1847; et le 29 septembre 1850, il déclara qu'on pouvait procéder à la solennelle béatification, laquelle eut lieu dans la basilique du Vatican, le 10 novembre 1853, en présence de leurs Eminences les cardinaux de la sainte congrégation des Rites, des consulteurs des trois congrégations, savoir : des Rites, du Capitole et du Séminaire du Vati-

can. Le R. P. Pierre Buk, général de la compagnie de Jésus, se présenta à son Eminence le cardinal Patrizi, le suppliant d'ordonner la publication du bref apostolique. Après lecture du bref, toutes les cloches furent mises en branle, et les canons saluèrent l'image de la bienheureuse; le *Te Deum* fut chanté avant la messe solennelle qui fut célébrée pontificalement par Mgr Bighi, archevêque de Philippes, et vicaire du chapitre du Vatican.

A trois heures de l'après-midi, Sa Sainteté Pie IX descendit de son palais du Vatican, dans l'auguste basilique, suivi du sacré collége et de la noble cour, pour vénérer la nouvelle bienheureuse.

La cérémonie solennelle de la béatification de Marianne de Jésus aurait eu lieu plus tôt, si la république de Quito n'avait pas été agitée par des dissensions civiles. Espérons néanmoins que la bienheureuse jettera du haut du ciel un regard favorable sur sa patrie, et qu'elle lui obtiendra la paix et la tranquillité, et surtout qu'elle la préservera des attaques et des embûches de ceux qui haïssent la religion et l'Eglise catholique.

FIN.

INSCRIPTIONS

Placées dans la basilique du Vatican, à l'occasion de la solennelle béatification de Marianne de Jésus.

I

MARIANNÆ. DE PAREDIS... FLORES. VIRGINI.
QUÆ. ET. QUITI. LILIUM. DICTA. EST.
PIUS. PAPA. IX. PONT. MAX.
MINORES. CŒLITUM. HONORES.
XII CAL. DEC. ANN. REP. SAL. MDCCCLIII.
DECERNIT.

II

IOANNAM. SANGUERA.
SACERDOTI. OPERANTI. ADSTANTEM.
MARITUS. PUGIONE. DISTRICTO.
IN. TEMPLUM. INVADIT.
CONFUGIT. IOANNA. IN. SINUM.
B. MARIANNÆ. ILLIC. ADORANTIS
QUÆ. IRAM. FURENTIS. MARITI. FRANGIT.
AGNOQUE. MANSUETIOREM. REDDIT.

III

ERO. QUASI. ROS. ISRAEL.
GERMINABIT. SICUT. LILIUM.

ET. ERUMPET. RADIX. EJUS. UT
LIBANI.

OSÉE, XIV.

VI

LÆTABITUR. DESERTA. ET. INVIA. ET.
EXULTABIT. SOLITUDO. ET. FLOREBIT.
QUASI. LILIUM.

ISAIE, XXXV.

V

ANGELUM. POLIDO. A. DUPLICI. LETTRALI. MORBO.
EX. IMPROVISO. INCOLUMEM. JOSEPHUS.
CASTELLO. MIRATUR. PRODIGIIQUE. AUCTOREM.
QUÆRIT. B. MARIANNÆ. IMAGINEM. ET.
OS. CUJUS. PARTEM. DEGLUTIERAT. ANGELA.
OSTENDIT.

VI

POST. ANNOS XII. EADEM. ANGELA. DUPLICI.
SCIRRHOMATE. AD. MORTEM. CERTO. TRAHITUR.
B. MARIANNAM. ANGELA. ADVOCAT.
SESEQUE. AD. TEMPLUM. DEFERRI. JUBET.
CŒLESTI. PASCITUR. CONVIVIO. EX. IMPROVISO.
ITERUM. INCOLUMITATEM. RECUPERAT.

Traduction des Inscriptions.

I

A Marianne de Parédès y Florès, vierge surnommée le lis de Quito, Pie IX, pape, souverain Pontife, a décerné les honneurs célestes du second ordre.

Le 12 des calendes de décembre, de l'an du salut 1853 (le 19 novembre).

II

Jeanne Sanguera assistait à la messe; son mari entra dans le temple, un poignard à la main, pour la frapper. Jeanne se réfugia dans le sein de la bienheureuse Marianne, qui apaisa la colère de cet homme furieux, et le rendit plus doux qu'un agneau.

III

Je serai comme la rosée d'Israël.
Elle germera comme le lis.
Sa tige croîtra comme le cèdre du Liban.

OSÉE, XIV.

IV

Le désert se réjouira, et la solitude retentira de chants d'allégresse et fleurira comme le lis.

ISAIE, XXXV.

V

Joseph de Castello s'étonne qu'Angèle Polido fût guérie tout à coup d'une double maladie mortelle, il demande l'auteur du prodige. Angèle lui montre l'image et une parcelle d'ossement de la bienheureuse Marianne.

VI

Douze ans après, la même Angèle, menacée d'une mort certaine par un double cancer, invoque la bienheureuse Marianne, se faisant porter à l'église, elle reçoit la sainte communion, et elle recouvre la santé une seconde fois.

TABLE

—

FIN DE LA TABLE.

Le Mans. — Imp. de Julien, Lanier et C., place des Halles, 12.

EN VENTE CHEZ LES MÊMES ÉDITEURS.

De la connaissance de Dieu, par A. Gratry, prêtre de l'Oratoire de l'immaculée Conception, auteur d'une Étude sur la Sophistique contemporaine. — Deux beaux vol. in-8°. 12 fr.

Exposition du mystère de la souffrance, développement du livre de Job; ouvrage dédié à Mgr l'archevêque de Paris, par l'abbé Em. Castan, chanoine honoraire. — 1 vol. in-12. 1 fr. 50

Élévation sur la vie de la mère de Dieu, par le même. Nouvelle édition. — 1 vol. in-8°. 1 fr. 50

Un Pèlerinage au pays du Cid, par A. F. Ozanam. — In-8°. 1 fr. 50

Méditations pour tous les jours de l'année, à l'usage des religieuses, et spécialement de celles qui se vouent au service du prochain dans les hôpitaux, dans les prisons, dans l'enseignement, etc., etc. Ouvrage utile à MM. les ecclésiastiques qui ont des religieuses à diriger, par l'abbé Vaullet, aumônier de l'hôpital d'Annecy, missionnaire apostolique et chanoine honoraire de la cathédrale de Nice. — 4 vol. in-12. 12 fr.

Conduite d'une Dame chrétienne pour vivre saintement dans le monde. Edition revue, et précédée d'une préface, par l'abbé Paul Carron, chanoine honoraire de Paris, curé de la paroisse Saint-André-d'Antin. — Un très-joli volume imprimé sur papier glacé et satiné.

Voici le contenu des principaux chapitres : *De la prière ; — du sacrement de pénitence ; — de la communion ; — de la lecture ;*

— *de l'emploi du temps et du travail des mains ; — du soin qu'on doit prendre de sa famille ; — du soin des domestiques ; — des mortifications et des maladies ; — avis plus particuliers sur les repas, les conversations, les voyages ; — des imperfections intérieures*, etc., etc

Cet excellent ouvrage, qui a fait les délices des générations passées, est propre à nous rendre plus patients, meilleurs et plus doux.

Des Devoirs de la Grande Propriété, par M. Ad. Baudon. — Brochure in-8°. 50 c.

Véritable Piété, ou moyens pour parvenir à la perfection chrétienne, maximes de saint François de Sales, avis de sainte Térèse et conseils de la bienheureuse Marie de l'Incarnation, suivis de l'Ordinaire de la messe, par le R. P. Bonnefons, de la compagnie de Jésus. — Un joli vol. in-32. 1 fr.

Entretiens de dévotion sur le saint Sacrement de l'autel, par le R. P. Grasset. 75 c.

La Charité chrétienne dans les premiers siècles de l'Église, par le comte Franz de Champagny. (*Sous presse.*) — 1 vol. in-12. 3 fr.

Méditations de saint Bernard sur le *Salve Regina* et sur la connaissance de soi-même, appendice de l'*Histoire de saint Bernard*, par l'abbé Marie Théodore Ratisbonne, missionnaire apostolique, supérieur de Notre-Dame de Sion. — In-18. 60 c.

Goffiné, ou manuel pour la sanctification des dimanches et fêtes, contenant, outre la matière d'un paroissien, une explication du texte des Évangiles, et un cours complet d'instructions morales, liturgiques et dogmatiques, distribuées suivant le rapport avec l'évangile du jour. Troisième édition.

— 1 vol. in-18. 2 fr. 75

— 1 vol. in-12. 3 fr. 25